

Vocabulaire de...

Collection dirigée par Jean-Pierre Zarader

Le vocabulaire de Freud

Paul-Laurent Assoun

Professeur à l'Université Paris-7 Denis-Diderot
Psychanalyste



Le vocabulaire de...

Aristote, par Pierre Pellegrin
Bachelard, par Jean-Claude Pariente
Bergson, par Frédéric Worms
Berkeley, par Philippe Hamou
Bouddhisme, par Stéphane Arguillère
Derrida, par Charles Ramond
Diderot, par Annie Ibrahim
Kant, par Jean-Marie Vaysse
L'école de Francfort, par Yves
 Cusset et Stéphane Haber
Épicure, par Jean-François Balaudé
Foucault, par Judith Revel
Frege, par Ali Benmakhlouf
Freud par Paul-Laurent Assoun
Goodman par Pierre-André Huglo
Hegel, par Bernard Bourgeois
Heidegger, par Jean-Marie Vaysse
Hume, par Philippe Saltel
Husserl, par Jacques English
Kant, par Jean-Marie Vaysse
Leibniz, par Martine de Gaudemar
Levinas, par Rodolphe Calin
 et François-David Sebbah
Lévi-Strauss, par Patrice Maniglier
Locke, par Marc Parmentier
Maine de Biran, par Pierre
 Montebello

Maître Eckhart, par Gwendoline
 Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière
Malebranche, par Philippe Desoche
Malraux, par Jean-Pierre Zarader
Marx, par Emmanuel Renault
Merleau-Ponty, par Pascal Dupond
Montesquieu, par Céline Spector
Nietzsche, par Patrick Wotling
Pascal, par Pierre Magnard
Platon, par Luc Brisson et Jean-
 François Pradeau
Quine, par Jean Gérard Rossi
Rousseau par André Charrak
Russell, par Ali Benmakhlouf
Saint Augustin, par Christian Nadeau
Saint Thomas d'Aquin, par Michel
 Nodé-Langlois
Sartre, par Philippe Cabestan
 et Arnaud Tomes
Sceptiques par Emmanuel Naya
Schelling, par Pascal David
Schopenhauer, par Alain Roger
Spinoza, par Charles Ramond
Stoïciens, par Valéry Laurand
Suárez, par Jean-Paul Coujou
Tocqueville, par Anne Amiel
Vico, par Pierre Girard

ISBN 2-7298-0900-7

© Ellipses Édition Marketing S.A., 2002
32, rue Bague 75740 Paris cedex 15

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En quel sens un Vocabulaire freudien est-il concevable et réalisable ?

Un vocabulaire suppose l'inventaire de *vocables*, qui désignent, de façon relativement univoque, des *concepts*.

Il nous faut donc nous interroger sur ces deux points préalables, qui conditionnent la possibilité et l'usage d'un tel vocabulaire

- quel genre de concept est désigné dans les vocables freudiens ?
- quel type de « rationalité » est contenu dans ces vocables ?

I – La conceptualité psychanalytique se démarque de la conceptualité philosophique

1) Partons de ce paradoxe il n'y a pas de « vocabulaire philosophique » psychanalytique, dans la mesure même où la psychanalyse se démarque de la philosophie de façon déterminée.

Dans l'ouvrage où nous avons examiné la conjonction *Freud, la philosophie et les philosophes*¹ qui forme à ce titre le préalable du présent travail, nous avons repéré les éléments précis de ce refus du créateur de la psychanalyse envers la philosophie.

– En premier lieu, la philosophie s'appuie, en son concept classique, mais aussi en sa démarche de fond, sur un « primat de la conscience », qui rend la réception et l'élaboration de l'« hypothèse de l'inconscient » — fondatrice de la psychanalyse — problématique.

– En second lieu, la philosophie serait portée par un désir de « vision du monde » (*Weltanschauung*) intellectuelle, construction totalisante spéculative, qui contraste foncièrement avec l'ambition parcellaire de la « science » — donc aussi de cette « science de l'inconscient », telle que se revendique la psychanalyse.

1. Paul-Laurent Assoun, *Freud, la philosophie et les philosophes*, PUF, 2^e édition, « Quadrige », 1995.

2) Pourtant, il convient de pousser plus loin l'examen de la position freudienne.

Freud se trouve en position de s'appuyer sur des précédents philosophiques, qui jouent un rôle d'anticipation fondatrice de ses propres hypothèses. L'examen de la « galaxie philosophique » freudienne des références renvoie à la fois à Platon et à Kant et à la grande dualité Schopenhauer-Nietzsche. Nous renvoyons là encore à l'examen de la conjonction *Freud et Nietzsche*¹ qui démontre l'importance de la confrontation, sauf à penser la dérivation complexe de la conceptualité psychanalytique.

Il y a donc bien, au sein de la psychanalyse, une mise au travail de la conceptualité philosophique, il est vrai appropriée à l'usage psychanalytique et savamment décalée. De plus, la « percée » du concept freudien produit des effets philosophiquement définissables.

3) Rien ne serait donc plus funeste à la psychanalyse que de « dissoudre » ses concepts, acquis *sur le terrain de son expérience clinique*, dans des catégories philosophiques. À ce niveau, un Vocabulaire philosophique de la langue freudienne non seulement serait peu souhaitable, mais comporterait le danger de dénier l'apport proprement analytique. Le concept psychanalytique, en démarcation du registre *spéculatif* du concept, est donc empirique, au sens de la référence à cette expérience (*empereia*) que constitue la clinique. Il s'agit donc de notions *induites* du savoir du symptôme, acquis par l'écoute, produits d'une « découverte » — Freud se présentant comme une sorte de conquistador —, mais aussi porteuses d'une ambition *explicative* — donc conceptuelle.

II – La conceptualité psychanalytique, adossée à une « science de l'inconscient », se démarque de la conceptualité scientifique classique

1) Voici le second paradoxe la psychanalyse, « science de l'inconscient », si elle se démarque de toute « vision du monde », introduit

Paul-Laurent Assoun, *Freud et Nietzsche*, PUF, 1980, « Quadrige », 1997.

l'« inconscient » dans la science et, ce faisant, subvertit le régime « classique » de « la science ».

D'une part, la psychanalyse adhère à l'idéal explicatif de la « psychologie scientifique » qui se forge à la fin du XIX^e siècle. Nous renvoyons sur ce point à notre examen de ces modèles dans *l'Introduction à l'épistémologie freudienne*¹. Mais d'autre part, la psychanalyse élabore ses concepts à partir de son expérience spécifique — la clinique des processus psychiques inconscients — et récuse toute allégeance envers une « rationalité » autre — qu'il s'agisse de la philosophie ou des sciences, exactes ou humaines (biologie, etc.). Sa devise « $\Psi\alpha$ fara da se » (« La psychanalyse se fera elle-même ») trouve son application dans sa production de concepts *ad hoc*, c'est-à-dire forgés par Freud par et pour « sa » science.

2) Mais là encore, il y a un complément important à apporter il y a bien une rationalité analytique d'un certain genre, baptisée du néologisme « métapsychologie² » On se référera à l'article métapsychologie (*) ci-dessous si l'on veut voir caractérisées les fonctions propres du concept freudien. Celle-ci, théorie fondamentale de la psychanalyse, est irréductible à la « psychologie » au sens classique aussi bien qu' à la métaphysique — mais vaut justement à ce titre comme une sorte de « schème » intermédiaire entre métaphysique et psychologie (scientifique).

La métapsychologie est ce savoir théorique, acquis sur le fondement du réel clinique, des processus qui « mènent au-delà » (*meta*) de la conscience — et donc au-delà de la « psychologie » *stricto sensu*. Comme « psychologie de l'inconscient », elle ne peut être qu'une *métapsychologie*. Le vocabulaire freudien est donc nécessairement un *vocabulaire métapsychologique*.

1. Paul-Laurent Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Payot, 1981, 1990.

2. Paul-Laurent Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, PUF, « Quadrige », 1993 ; *La métapsychologie*, PUF, « Que sais-je ? », 2000.

III – Toute définition élaborée d'un concept psychanalytique est de nature métapsychologique et donne lieu à un travail original de production linguistique

C'est cela qui fonde radicalement et légitime l'entreprise d'un Vocabulaire freudien.

1) Le vocable freudien vient porter à l'expression un concept qui lui-même synthétise une série de « rapports », tirés des faits cliniques singuliers. C'est dire que le concept lui-même a été *construit* au cours d'une histoire — l'impératif de datation est en ce sens important. On se rappellera que le terme défini aussi rigoureusement que possible porte à l'expression un mouvement de *découverte* et de recherche. Il tolère donc une indétermination qui ne compromet pas son caractère fondateur.

2) Le concept freudien fait partie d'un « système », non pas au sens spéculatif d'une construction intellectuelle, mais *a contrario* comme élément d'un *réseau* conceptuel — c'est en ce sens que Freud parle de la métapsychologie comme « éclaircissement et approfondissement des hypothèses théoriques que l'on pourrait poser au fondement d'un système psychanalytique ».

3) Le travail métapsychologique implique un travail sur *la* langue, afin de doter la métapsychologie ainsi caractérisée de *sa* langue propre (de son idiolecte).

A/ Il faut relever le paradoxe fondateur du vocabulaire psychanalytique — alors qu'il a la réputation d'être technique — signant le *jargon* de la discipline, souvent parodié —, il a été forgé par Freud à partir de l'*usage naturel de la langue*, quoique celui-ci soit redéfini pour son usage métapsychologique. • C'est le cas des termes — Acte, Amour, angoisse, conflit, culpabilité, défense, inquiétant.

Il arrive que Freud donne à un terme tout à fait commun de la langue une portée qui en fait un terme freudien — c'est le cas de l'« inquiétante étrangeté » (*Unheimliche*).

B/ Certains termes, employés avant Freud, sont empruntés à un usage scientifique antérieur (« psycho-philosophique »), soit en rapport avec

un auteur déterminé, soit avec une mouvance de pensée, mais redéfinis fortement à l'intérieur de la langue psychanalytique, qui les « réinventent » en quelque sorte. • C'est le cas des termes affect, ambivalence, Ça, conscient, construction, dénégaration, déni, dynamique, économique, fantasme, inconscient, libido, narcissisme, névrose, objet, pulsion, refoulement, répétition, représentation, rêve, Moi, perversion, phobie, sujet, symptôme, topique.

C/ Quand il est nécessaire de rompre avec cet usage, la nécessité du *terminus technicus*, du terme technique s'impose des *néologismes*, c'est-à-dire des termes inédits, n'ayant jamais été utilisés avant lui, sont produits. • C'est le cas des termes association libre, attention également flottante, clivage du Moi, complexe d'Œdipe, complexe de castration, imago, métapsychologie, pulsion de mort, psychanalyse, réalité psychique, Surmoi, transfert.

On notera que Freud semble ne se décider à forger un terme spécial, étranger à la langue naturelle, que lorsqu'il ne peut faire autrement, c'est-à-dire quand n'est disponible, ni dans la langue véhiculaire, ni dans la langue technique (philosophique, psychologique, psychopathologique) le terme susceptible de porter à l'expression la « chose » concernée. Après tout, le néologisme freudien type est le terme « psychanalyse » (*Psychoanalysis*), label de dénomination d'une démarche inédite [cf. Psychanalyse (*)] — néologisme autoréférentiel en quelque sorte, puisque seul Freud peut nommer « la psychanalyse » dont il est le « créateur » à chose nouvelle, mot nouveau.

IV – De cet examen critique préalable, découlent les objectifs d'un tel vocabulaire, soit restituer, à travers la compréhension et l'extension des concepts désignés par les vocables, la vie et la rigueur des « mots de la psychanalyse »

1) Il y a bien, au sens propre, un vocabulaire de Freud, c'est-à-dire un ensemble de mots ou de termes propres à la « discipline » nommée « psychanalyse ». Celui-ci a d'ailleurs trouvé sa consécration lexicographique, puisque l'usage psychanalytique de certains mots est mentionné désormais dans les dictionnaires courants de la langue. Le succès social

de certaines notions — au reste compatible avec la résistance contre le contenu même de la psychanalyse — a abouti par ailleurs à une trompeuse familiarité, en sorte qu'il convient de revenir à un usage propre et rigoureux des concepts freudiens. Il y a bien un ensemble de « vocables » dotés d'une signification particulière et dont l'ensemble forme la « langue » psychanalytique. Son créateur Sigmund Freud est un créateur de mots ayant une signification spécifique et rigoureusement définissables, quoique calqués sur une réalité mouvante.

2) Les mots freudiens font désormais partie du corpus des concepts qui ont marqué la condition contemporaine. Il convient donc de saisir comment le mot-clé concerné réalise une opération de *dérivation*, soit à partir de la langue naturelle, soit par emprunt à un usage élaboré (« psycho-philosophique ») pour fixer une certaine signification.

Il convient de situer le concept considéré dans le réseau sériel ou paradigme conceptuel dans lequel il s'insère le signe (*) désigne le(s) terme(s) ou concept(s) auxquels renvoie le terme considéré plus de que de simples corrélats, il s'agit donc de chaînons qui supposent que le lecteur perçoive l'interaction du signifiant et du signifié considérés, en suivant, à travers les effets de sens, la logique des renvois. Nous renvoyons à notre *Psychanalyse*¹ pour prolonger les dimensions situées ici.

3) Les considérations précédentes indiquent les trois dimensions que doit prendre en compte chaque article conceptuel.

Niveau I * *Définition* spécifique synthétique du concept en son usage freudien, à partir de sa lettre (usage courant) et de son origine.

Niveau II ** Indication du *travail du concept* en ses grandes lignes, de son interaction avec le reste de la conceptualité freudienne et de ses conséquences à l'intérieur du corpus psychanalytique.

Niveau III *** Présentation des *enjeux* de la rupture produite dans le concept correspondant au plan psycho-philosophique — soit ce que la notion a changé à la *problématique de pensée*.

Le ou les références principales des textes freudiens correspondant à chaque notion sont indiquées à la fin de l'article (Réf.), ainsi que les

1. Paul-Laurent Assoun, *Psychanalyse*, PUF, « Premier cycle », 1997.

passages de nos propres études où l'ensemble des textes concernés par la notion est commenté. Le lecteur du présent vocabulaire pourra donc s'y reporter pour prolonger chacun des articles ci-dessous

– pour une présentation des notions et des informations connexes

P.-L. Assoun, *Psychanalyse*, PUF, « Premier cycle », 1997 (noté **Psy.**)

– pour une présentation synthétique des concepts métapsychologiques

P.-L. Assoun, *La métapsychologie*, PUF, « Que sais-je ? », n° 3581, 2000 (noté **Mét.**)

– pour une étude détaillée du travail des concepts métapsychologiques

P.-L. Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, PUF, « Quadrige », n°151, 1993 (noté **IMF.**).

4) Un concept freudien est somme toute un *terminus technicus*, à définir en lui-même aussi exactement et rigoureusement que possible (I), un terme qui produit des effets de sens internes (II), enfin un concept qui produit des effets dans le savoir de l'homme (III), en sorte qu'il n'est plus possible de penser la « réalité » désignée de la même façon après l'introduction du concept par Freud. Une telle mise au point est donc nécessaire à la fois pour éviter la labilité de l'usage du concept, rappelant que, de la psychanalyse, on doit parler « aussi rigoureusement que possible » et sa fixation comme un simple « piston » ou une représentation de mot édulcorée. C'est le mode d'emploi d'un savoir vivant. Ainsi l'apport de Freud comme auteur et penseur peut-il devenir visible dans l'horizon de la pensée, ressaisie par l'inconscient.

Acte (mise en) (*Agieren*)

* Sous ce registre de l'acte et de l'action, se trouve comprise l'idée de mouvement adaptée à une fin et la réalisation d'une « puissance » — c'est, à côté de la représentation et de l'affect, le troisième déterminant psychique. Chez Freud, il désigne, en sa fonction inconsciente, à la fois une décharge, une forme de reconnaissance de la réalité et l'expression d'une compulsion de répétition — ce qui se reflète dans la double dimension de l'agir, comme *Agieren* et comme *Handeln*. 11

** C'est sous la forme des « actes manqués » (*Fehlleistungen*) que Freud rencontre la dimension symptomatique de l'acte. Ce que révèlent de telles actions apparemment fortuites, c'est l'action d'un « mobile » insu, inconscient, en sorte que celui-ci réussit à atteindre son but. L'acte est l'illustration élective de la « psychopathologie de la vie quotidienne ». Les actions compulsives (*Zwangshandlungen*) — « rituels » — du névrosé obsessionnel illustrent également la catégorie d'« acte-symptôme ».

Au plan métapsychologique, l'acte est à comprendre, comme l'affect (*), en termes de décharge. Mais, au-delà de la décharge hallucinatoire du principe de plaisir, l'action est fonction de réalité « Le transport moteur qui, pendant la domination du principe de plaisir, avait servi au déchargement de l'appareil psychique du surplus d'excitations s'acquitte maintenant d'une nouvelle fonction, en s'appliquant à la transformation efficace de la réalité. Il se transforme en agir (*Handeln*) ».

Le « passage à l'acte » peut donc être compris comme un retour à une expression « magique » du principe de plaisir.

Dans la cure, l'agir se manifeste par la répétition, sous forme d'actes symptomatiques qui viennent à la place du « remémorer », quand le patient « agit au lieu de se souvenir ». C'est la dimension de l'*Agieren*. Celui-ci se manifeste par des « passages à l'acte » si l'acte est ainsi facteur actif de résistance, c'est une forme de mémoire aveugle. On peut référer au registre de l'*acting out* le transfert (*) et ses manifestations positives et négatives.

Au-delà, les phénomènes de répétition impliquent l'acte, ce qui en montre la relation à la pulsion de mort (*) en sa fonction de déliaison.

*** Réputée centrée sur les représentations fantasmatiques, la pensée de Freud est bien aussi une contribution à la problématique de l'acte — en sa dimension contrastée, au carrefour du principe de plaisir et de réalité et comme dimension du réel, envers de la parole. Il apparaît qu'il y a bien une *mise en acte inconsciente* — façon de prendre à la lettre la formule goethéenne qu'« au début était l'action ».

Références. *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1904 ; *Formulations sur les deux principes de devenir psychique*, 1911 ; *Remémoration, répétition, perlaboration*, 1914.

Psy 152, 478 Mét. 92-93 IMF. 179-208

Affect (*Affekt*)

* Terme (*Affekt*) employé dans la psychologie scientifique allemande — en symétrie du terme *Vorstellung* [représentation (*)] — pour désigner « ce qui met en mouvement la sensibilité » (W Wundt). Dans l'usage analytique, il s'agit de l'un des deux éléments qui « représentent » la pulsion, sous forme de décharge traduite en état psychique.

« Si la pulsion ne s'attachait pas à une représentation ou *si elle ne venait pas au jour comme état d'affect*, nous ne pourrions rien en savoir ».

** La « doctrine de l'affect » (*Affektlehre*), qui a pris son essor à partir de « l'affect coïncé » dans l'hystérie — forme un pan important de la métapsychologie (*). Il faut noter que l'angoisse (*) est cet affect privilégié où se révèle l'insertion de l'affect dans la dynamique du refoulement (*).

Au plan *économique*, déterminant, l'affect est une *décharge* cf. la notion de « quantum d'affect » (*Affektbetrag*), soit « la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve une expression adéquate à la quantité dans des processus qui nous

deviennent sensibles comme affects ». Autrement dit, si « qualitatif » soit-il, l'affect est la traduction d'un processus de dépense.

Au plan *dynamique*, le propre du refoulement est de déplacer l'affect dans la mesure où la représentation interdite est désinvestie, l'affect passe sur une autre représentation. Mais l'affect fonctionne aussi comme signal d'alarme d'un danger pulsionnel, comme le montre le rôle de l'angoisse (*).

Au plan *topique*, la question se pose de savoir si l'on peut parler d'affect inconscient — puisque l'affect est par définition senti, donc accompagné de conscience. En fait, l'affect est une sorte d'« échangeur » entre « systèmes », « conscient » et « inconscient ». Il s'agit d'une « possibilité de rudiment qui n'a pas pu parvenir à se développer », espèce d'« amorce » (*Ansatz*). Il ne séjourne donc pas à proprement parler dans le système inconscient, mais catalyse un processus inconscient.

Le problème se pose des *destins* de l'affect : l'affect, en principe, ne se refoule pas — il se réprime — « répression d'affect » (*Affektunterdrückung*) —, se déplace (névrose obsessionnelle) ou se transforme (paranoïa) — sans compter le cas où il se gèle, comme, dans la perversion, sous l'effet du déni (*). Freud parlera pourtant plus tard de refoulement (*) de l'affect pour le distinguer du refoulement de la représentation que constituerait le déni (*).

L'affect est aussi ce qui donne sa coloration sensible à la vie psychique, manifestant son lien au *corps*.

Freud souligne le caractère phylogénétique des affects : « Les états d'affects sont incorporés dans la vie psychique comme retombées d'événements traumatiques archaïques et sont ressuscités, dans des situations semblables, comme symboles mnésiques ». Autrement dit, l'affect est la répétition de réactions stéréotypées — réactions caractéristiques de l'espèce humaine face à des traumatismes préhistoriques —, alors même que cela semble l'élément le plus « individualisé ».

*** La notion d'affect rompt avec le concept classique des théories de l'affectivité et de l'« émotion » d'une part, en insérant l'affect dans la pulsionnalité, d'autre part, en en dégageant la fonction dans le processus du refoulement. Si « l'affect a toujours raison », dans la

mesure où il manifeste la résonance d'un événement important de la psyché, il ne prend signification qu'à travers les destins de la représentation et la dynamique du refoulement.

Réf. *L'inconscient*, 1915 ; *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926.

Psy 390-395 **Mét.** 38 **IMF.** 137-158

Ambivalence (*Ambivalenz*)

* Néologisme forgé par Eugen Bleuler (*Conférence sur l'ambivalence*, 1910) et redéfini par Freud dans sa propre « théorie de l'affectivité », proprement libidinale.

Désigne, comme ambivalence « de sentiment », la « conjonction d'amour et de haine envers un même objet ». L'ambivalence porte donc sur les « visées affectives » (*Gefühlsrichtungen*) diamétralement opposées et dirigées vers un seul et même objet (ou « autre »).

** Cette loi qui domine nos « relations de sentiment envers les personnes que nous aimons le plus » serait plus particulièrement distinctive de la relation au père « À l'être de la relation paternelle appartient l'ambivalence ». C'est en effet le fait que les deux « directions affectives » se dirigent vers le même objet qui fait l'importance de la figure paternelle — comme support de l'identification (*), dans le contexte œdipien [cf. complexe d'Œdipe (*)]. C'est l'ambivalence qui donne sa coloration et sa tonalité fondamentale à l'affectivité humaine, en sa dimension inconsciente.

L'ambivalence paternelle signe en quelque sorte le rapport au « père originaire », tel qu'il découle du meurtre originaire.

*** Cette dimension ambivalentielle donne sa véritable dimension à la passion humaine, qui mêle étroitement et inextricablement amour et haine.

Réf. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, 1939.

Psy 234-235 **IMF.** 156

Amour (*Liebe*)

Ce terme, éminemment polysémique, qui désigne l'attraction et l'attachement affectif et physique à un autre, sous ses formes variées — amour maternel, amour fraternel, amour sexuel — désigne chez Freud la relation inconsciente à l'autre (libido), comme amour sexuel, choix d'objet et principe pulsionnel (Eros).

****** La psychanalyse, note Freud, ne peut faire mieux, malgré les multiples applications du terme « amour », qu'accepter ce terme qui représente un « résumé tout à fait justifié » et de le mettre au fondement de ses propres « explications et présentations scientifiques ». Mais le registre de l'amour est pris en compte à divers niveaux chez Freud

– en référence à la libido (*) qu'il met en relation avec Eros, pris en sa dimension pulsionnelle c'est comme « amour refoulé » qu'il prend sa puissance inconsciente ;

– en référence *stricto sensu* à une « psychologie de l'amour (*Liebespsychologie*) qui a pour but de déterminer comment s'opère le « choix d'objet », c'est-à-dire comment le fantasme est mis en consonance avec l'objet, à partir de la clause œdipienne [(cf. complexe d'Édipe (*)) cela permet notamment de distinguer les deux « courants » de la vie libidinale, courant « sensuel » et courant « tendre », que le terme « amour » confond en faisant allusion à la fois à des « motions sexuelles » et à des « motions tendres et amicales ». La pulsion inhibée quant au but [cf. pulsion (*)] permet de rendre compte de cette composante de tendresse propre à l'amour. Par ailleurs, la « valeur d'affect » est un élément qui distingue l'amour de la satisfaction sexuelle (cf. l'« amour courtois ») ;

– au plan métapsychologique, comme pulsion fondamentale — Eros désignant les pulsions sexuelles au service de la vie et s'opposant à Thanatos « Le but d'Eros est d'établir de toujours plus grandes unités, donc de conserver c'est la liaison ». C'est « ce qui maintient la cohésion de tout ce qui vit ».

On serait tenté de symboliser cette polysémie en disant que le terme latin (*libido*) renvoie à la dimension sexuelle, le terme grec (*Eros*) à

la dimension pulsionnelle fondamentale, le terme *Liebe* à la dimension psychique.

*** La pensée de Freud a modifié de façon décisive la notion d'amour — terme qu'il accepte au-delà de ses équivoques — en en dégageant le contenu inconscient, au carrefour de la pulsion, du désir et de la conflictualité l'amour œdipien, qui prend son origine dans l'épreuve de l'interdit lié à l'inceste, donne sa portée à l'amour humain.

Réf. *Psychologie des masses et analyse du Moi*, 1921 *Contributions de psychologie amoureuse*, 1910-1912.

Psy. 524 Mét. 39

Angoisse (*Angst*)

* Le terme *Angst* désigne en allemand une forme de peur (*Furcht*) mais dont l'objet, contrairement à la peur proprement dite, qui procède d'un danger extérieur manifeste, semble obscur et organiser une mobilisation subjective.

Il s'agit de l'affect qui signale la montée d'un danger pulsionnel, corrélée en dernière instance à une angoisse de castration.

L'état d'angoisse est descriptible au plan psycho-physiologique on y discerne d'une part « certaines innervations motrices ou décharges », d'autre part certaines « sensations » composées de « perception d'actions motrices » et de « sensations de plaisir-déplaisir », ce qui lui confère sa « tonalité fondamentale » de tension pénible. Il apparaît à l'examen que l'état d'angoisse a sa condition dans la menace pulsionnelle interne, c'est-à-dire dans une montée de l'excitation, élément originaire de la pulsion (*).

** L'angoisse a suivi les tribulations de la théorie de la pulsion.

En un premier sens, l'angoisse désigne l'effet de la transformation de la pulsion (*) ou de la libido (*) insatisfaite.

En un second sens, l'angoisse est l'événement-« signal » de montée d'un danger pulsionnel. Cette transformation de définition est liée au passage à la « seconde théorie » de l'angoisse (1926) : c'est une

« réaction d'affect » du Moi (*) qui s'avertit en quelque sorte de la montée du danger pulsionnel « Le terme d'angoisse désigne un état caractérisé par l'attente du danger et la préparation à celui-ci, même s'il est inconnu ». Freud parle en ce sens de « préparation à l'angoisse » (*Angstbereitschaft*) « L'angoisse, réaction originaire à la détresse dans le traumatisme, est reproduite ensuite dans la situation de danger comme signal d'alarme ». L'angoisse en ce sens protège contre l'effroi (*Schreck*), qui naît d'une confrontation à un danger sans y être préparé.

Notons que cela inverse le rapport entre angoisse et refoulement (*). Dans la première version, le refoulement était censé engendrer l'angoisse ; dans la seconde, c'est l'angoisse qui, reprise par le Moi, enclenche le refoulement.

Freud distingue ainsi « l'angoisse automatique » — manifestant la réaction immédiate face au danger pulsionnel — et l'angoisse comme « signal d'alarme », impliquant la mobilisation du Moi (*) face au danger pulsionnel. S'originant dans l'expérience de détresse et de séparation, c'est par la menace de castration (*) qu'elle prend sa vraie dimension. Le phénomène de phobie (*) est là particulièrement révélateur, puisque l'angoisse se met en acte à propos d'un danger qui revient dans le réel même (objet phobique).

*** L'angoisse n'est pour Freud ni un simple état psychologique, ni une défaillance de l'adaptation, ni une expérience existentielle ou métaphysique elle signale, sur le mode défensif et « déplaisant », la présence d'un danger interne pulsionnel. Paradoxalement, là où il y a angoisse, il y a désir, tel que le sujet le ressent comme menace contre son auto-conservation, mais qui le convoque à son être désirant.

Réf. *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1917 ; *Inhibition, symptôme et angoisse*.

Psy. 434-435 Mét. 58, 77 IMF 146-152

Association (libre) (*freie Assoziation*)

* L'expression créée par Freud associe la notion d'« association » (*Assoziation*), désignant une liaison ou connexion de représentations et l'adjectif « libre » (*frei*), qui s'oppose à l'idée de contrainte. Elle

sert à désigner la règle ou méthode consistant pour l'analysant à laisser venir à l'expression les idées incidentes (*Einfälle*) présentes à son esprit — symétrique de « l'attention librement flottante » (*) requise de l'analyste.

****** Mis au point par l'école de Zürich (C.-G. Jung) comme test de réaction à des « mots inducteurs », le principe d'association s'est imposé progressivement à la technique psychanalytique comme conséquence du renoncement à la suggestion. La « règle » a donc une formulation tout d'abord négative « le patient doit raconter tout ce qui lui passe par l'esprit, en éliminant toute objection logique ou affective qui le pousserait à choisir ». Cela crée paradoxalement une contrainte pour le locuteur, qui se voit imposer en quelque sorte, en même temps que la liberté d'associer radicale, l'affrontement de sa propre parole, en sa nécessité signifiante.

L'enjeu est de créer, par la libre association, la conjoncture propice pour faire émerger les « représentations-but inconscientes » qui finalisent le devenir psychique et qui, dans le régime habituel de la psyché et de la parole, sont éclipsées par les « représentations-but conscientes ».

La pure liberté d'association étant évidemment impossible, cette « règle » a pour but de poser l'idéal régulateur qui donne une chance aux « représentations-but cachées » d'émerger, ce qui concourt à la remémoration du complexe refoulé.

Freud a mentionné un précédent inattendu de sa propre conception, celle avancée par Ludwig Börne dans un texte de 1823, recommandant de mettre en écriture tout ce qui vient à l'esprit... pour devenir un écrivain original en trois jours ! Référence symbolique du caractère en un sens créateur de la libre association.

******* Cette règle, au-delà de sa fonction « technique », a pour signification de désamorcer l'intentionnalité consciente en permettant au sujet, en se désaisissant de la maîtrise et du contrôle de ses représentations, de déjouer la censure. Cela atteste le lien étroit du sujet à sa vérité d'être parlant.

Psy 468-469

Attention également flottante (*gleichschwebende Aufmerksamkeit*)

* Expression forgée par Freud pour désigner l'attitude psychique de l'analyste dans l'écoute qui consiste à « ne rien vouloir remarquer de particulier et à accueillir tout ce que l'on obtient par l'écoute ».

Elle associe l'idée d'attention (*Aufmerksamkeit*), qui implique la concentration sur un objet déterminé, à l'adjectif *gleichschwebend*, qui connote l'idée de « flotter ». Littéralement, le verbe *gleichschweben* désigne le fait pour un oiseau de donner de petits coups d'aile suffisants pour le maintenir « en planeur ». On peut juger par analogie de ce que représente le régime psychique de l'analyste.

** Cette règle minimale s'imposait dès lors que Freud renonçait à l'hypnose. Elle exprime l'activité représentative particulière de l'analyste. Ce refus de la tension de « l'attention » ou de la visée intentionnelle a pour but d'éviter la sélection (*Auswahl*) *a priori* de ce qui serait « important » dans la parole de l'analysant. Refus de pré-juger, par une forme d'attention d'autant plus aigüe que « dé-concentrée ». Cela permet de faire droit au contenu signifiant de ce qui est dit et dont l'importance n'est souvent reconnaissable qu'après coup, bref d'adopter une posture favorable à la découverte. Cela permet à l'analyste de « s'abandonner à sa propre activité d'esprit inconsciente », l'inconscient de l'analyste fonctionnant comme « transmetteur » de celui de l'analysant.

*** Au-delà de la règle technique, cette notion permet de saisir le régime associatif qui fait droit au travail signifiant de la parole. Cela impose une *passivité active*, ouverture à la parole de l'autre, qui rend possible l'acte analytique.

Référence *Conseils au médecin dans le traitement psychanalytique*, 1912.

Psy 469-470

Ça (Es)

* Terme emprunté à Georg Groddeck (*Le Livre du Ça*, 1922) pour qui il désigne la force par laquelle « nous sommes vécus », espèce de « fond » à la fois organique et psychique qui constitue « ce qu'il y a de non personnel » dans l'être. Le mot *Es* constitue en allemand la locution impersonnelle démonstrative « cela » ou « il y a ».

Freud y voit l'instance psychique qui représente le pôle pulsionnel de la personnalité psychique.

** Le « Ça » se voit attribuer dans le réaménagement de la topique (*) les fonctions essentielles au système inconscient. On aurait pourtant tort de l'identifier purement et simplement à l'inconscient (*). Le Surmoi (*) est lui-même en grande partie inconscient et si le Moi (*) assume la position consciente, il prend naissance dans le Ça. En contraste des autres instances, le Ça « n'a pas d'organisation », il « ne promeut nulle volonté », il « s'emplit d'une énergie venant des pulsions ». Plutôt que quelque « principe », c'est ce qui sert à désigner, au bout de la « décomposition de la personnalité psychique », le foyer de la pulsion.

*** Freud fait droit, par la notion de « Ça », à la dimension pulsionnelle, tout en évitant d'en faire une force irrationnelle et « démoniaque ». Il est le sujet inconscient, on le conçoit comme *upokeimenon*, mais il ne prend son sens que dans la tension avec le Moi-sujet et le Surmoi.

Réf. *Le Moi et le Ça*, 1923.

Psy. 432-433 Mét. 75-76 IMF. 171

Clivage du Moi (*Ichspaltung*)

* Le terme *Spaltung*, qui en minéralogie désigne la fracture des cristaux selon les plans d'orientation (« directions de clivage »), a été appliqué par E. Bleuler au Moi dans la schizophrénie. Freud forge l'expression à partir du terme *Spaltung* et du terme *Ich* (Moi), pour désigner une situation psychique du Moi où coexistent deux attitudes

envers la réalité extérieure et/ou la castration, l'une qui les reconnaît, l'autre qui les dénie.

** Si le terme *Spaltung*, introduit par Bleuler en 1911, était employé dès les premiers écrits à propos de la dissociation hystérique, ce n'est qu'en 1927 que Freud l'applique au Moi, en corrélation avec le déni (*) (*Verleugnung*). Il l'illustre en 1938 par l'exemple d'un enfant confronté, après une conduite masturbatoire, à une menace de castration proférée par une gouvernante et trouvant le moyen de reconnaître et de dénier à la fois cette menace. Le résultat n'est atteint qu'« au prix d'une fente dans le Moi (*Einrisse im Ich*) ». C'est cette fente qui pose la base du clivage « Les deux réactions opposées au conflit demeurent comme noyau d'un clivage du Moi ».

Freud lui-même se demande au bout de son trajet si ce phénomène est « connu depuis longtemps et allant de soi » ou « nouveau et déconcertant », semblant se décider pour la thèse de la nouveauté. De fait, cela oblige à penser une fêlure interne au Moi — alors que le refoulement (*) représente une coupure entre le Moi et l'objet. Or, on l'a vu, c'est sous l'effet de la castration (*) que se met en place cette position subjective.

On notera que le clivage du Moi peut être conçu *a minima* comme un mécanisme de défense (*) original, mais aussi, bien plus radicalement, comme révélateur d'une structure de la subjectivité inconsciente — ce qui ouvre les perspectives d'un *gespaltener Subjekt* ou sujet clivé. Cela suppose une « fissilité » (*Spaltbarkeit*) du Moi.

Cette notion est topiquement problématique, puisqu'elle oblige à penser non plus un rapport intersystémique (comme entre « Moi » et « Ça ») [cf. topique (*)], mais *intrasystémique* (entre « Moi » et « Moi » !).

Le clivage a d'importantes retombées psychopathologiques, les « malades de l'esprit » pouvant être considérés comme des « structures fendues » (*rissige Strukturen*) là où se présente une fente (symptôme), on peut postuler une « articulation » (*Gliederung*).

*** La notion de Moi clivé, au-delà du mécanisme de défense, constitue sans doute l'apport de pointe de Freud à la notion de sujet

(*). Elle oblige à réviser l'idée d'une unité synthétique du Moi — fût-ce de type transcendantal — remise en cause de « la synthèse des processus du Moi », dans la mesure où deux positions judicatives opposées peuvent co-exister dans un Moi, qu'il s'agit dès lors de repenser à partir de cette position divisée.

Réf. *Le clivage du Moi dans le processus de défense*, 1937 ; *Abrégé de psychanalyse*, 1938.

Psy. 455-456 Mét. 78 IMF. 253-256

Complexe de castration (*Kastrationskomplex*)

* Un complexe étant un ensemble structuré de représentations, soit « un certain cercle de pensées et d'intérêts dotés de puissance affective », Freud forge l'expression « complexe de castration » pour désigner l'ensemble des représentations, affects et actes liés à l'angoisse de castration, c'est-à-dire à la crainte fantasmatique de perdre l'organe sexuel (pénis).

** L'expression apparaît, affectée de guillemets, dans le compte rendu du cas de phobie infantile du petit Hans (1908). Ce qui se révèle en cette occurrence symptomatique, c'est le retour dans la réalité, sous forme symbolique mais énigmatique, du danger de castration [cf. phobie (*)].

La base en est posée d'une part par la théorie sexuelle infantile qui attribue à tous les êtres un pénis (universalité phallique), d'autre part par la découverte de la différence sexuelle anatomique, « fait » en objection à ce postulat, scission entre la « perception » et le « pré-jugé », qui ne prendra sens pour le garçon que dans l'après-coup, au moment de l'épreuve de force œdipienne.

Il s'agit d'un corollaire du complexe d'Œdipe (*). C'est en effet au moment où le « petit Œdipe » se confronte à sa pulsion dirigée vers la mère qu'il se heurte à la menace castratrice (*Kastrationsdrohung*) incarnée par la figure paternelle — en sorte que le père est « utilisé » pour vivre son rapport à la castration. Conflit entre l'investissement narcissique de cette partie du corps propre et les motions désirantes. C'est pour « sauver » le phallus que l'enfant entre dans la logique de

renoncement au désir — l'intériorisation surmoïque procédant de cette menace, ce qui explique la marque cruelle du Surmoi (*). On notera également l'idée de « plaisir de castration » (*Kastrationslust*) qui suppose que le sujet se mette en position masochiste de faire de l'angoisse même une jouissance paradoxale.

Freud postule une « phase phallique », commune aux deux sexes, caractérisée par « le primat du phallus ». L'alternative est « organe génital mâle ou châtré ». Alors que, chez le garçon, le complexe de castration marque la résolution du complexe d'Œdipe, chez la fille, c'est ce qui ouvre la voie au complexe d'Œdipe éprouvé comme préjudice, l'*envie de pénis* chez la fille, pendant la phase phallique, ouvre la voie au recours au père. C'est l'angoisse de « perte de l'amour » qui serait l'équivalent chez la femme de l'« angoisse de castration » de l'homme.

*** La dimension de la castration renvoie à la dimension de manque distinctive et constitutive du désir humain. C'est pourquoi Freud a tenu à maintenir le privilège de cette dimension, que l'on a eu ensuite tendance à relativiser par rapport à la séparation.

Réf. *Analyse de la phobie d'un enfant de cinq ans*, 1909 *Le déclin du complexe d'Œdipe*, 1923.

Psy 239-240 **Mét.** 60 **IMF.** 198-199

Complexe d'Œdipe (*Ödipuskomplex*)

* Sous cette expression forgée par Freud, se trouve désigné ce qui peut être considéré comme l'article majeur de la théorie freudienne, introduit en 1895, nommé dans son œuvre en 1910 et qui sert de « fil rouge » à l'élaboration du savoir de l'inconscient.

Il s'agit du complexe nucléaire » (*Kernkomplex* littéralement « le complexe-noyau ») de la psyché inconsciente. Un complexe étant un ensemble structuré de représentations, soit « un certain cercle de pensées et d'intérêts dotés de puissance affective », le complexe baptisé en référence au nom d'Œdipe, le héros de la tragédie de Sophocle, désigne l'ensemble des représentations et affects représentant chez

l'enfant la combinaison de motions amoureuses envers la mère et de motions agressives dirigées contre le père.

** Tout enfant est « un petit Œdipe », dans la mesure où il est confronté à « la situation conflictuelle la plus importante qu'il ait à résoudre », en son être pulsionnel la névrose (*) montre *a contrario* l'échec de cette « maîtrise » du complexe, donc sa puissance.

Dans un premier temps, Freud repère la résonance particulière de la pièce de Sophocle qui fait que le spectateur reconnaît sa tragédie intime (inconsciente).

Il faut rappeler l'argument du « mythe grec » qui a donné lieu à une élaboration dans la tragédie de Sophocle et tel que Freud le résume. Œdipe, le fils de Laïos, roi de Thèbes, et de Jocaste, est « exposé » comme enfant trouvé, un oracle ayant averti le père que son fils encore à naître serait son meurtrier. Il est sauvé et grandit dans une Cour étrangère, incertain de son origine et interroge l'oracle qui lui conseille de quitter le pays, devant devenir le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. Sur le chemin de son lieu d'origine présumée, il se heurte au roi Laïos et le tue sur la route de Delphes. Après avoir résolu l'énigme du Sphinx à Thèbes, il est récompensé de la main de Jocaste et engendre deux fils et deux filles, jusqu'à ce que la peste éclate. L'oracle, à nouveau consulté, énonce que le meurtrier de Laïos doit quitter le pays. Ayant eu la révélation de son double crime, de parricide et d'inceste, il s'aveugle et quitte le pays.

Dans un second temps, Freud l'élabore en théorie — le terme n'apparaissant dans son œuvre publiée qu'en 1910, dans l'essai de « psychologie amoureuse » *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*. Le complexe d'Œdipe se révèle la condition même de l'amour et de ses symptômes.

Dans un troisième temps, il en donne la formule « développée » complète, dans l'essai sur *Le Moi et le Ça* (1923) à travers ses deux formes, « positive » et « négative ». Le « petit Œdipe » est non seulement pris dans une relation d'objet à la mère et une identification rivale au père (volet « positif »), mais dans une relation d'amour au père et une identification rivale à la mère (volet « négatif »).

Dans un dernier temps, il admet l'existence d'une « phase préœdipienne », à laquelle il reconnaît une fonction à la phase antérieure. Cela ne diminue nullement l'importance de l'axe œdipien, mais le situe dans l'après-coup d'investissements pulsionnels. Cette phase a un rôle particulièrement important dans le cas du complexe d'Œdipe de la petite fille, où le lien à la mère joue un rôle prédéterminant, avant le recours au père.

Ce complexe a une portée considérable, dans la mesure où il rend compte des divers aspects de la conflictualité psychique inconsciente, en sa dynamique de refoulement (*) choix d'objet, identification (*), ambivalence (*). Il a pour corrélat le complexe de castration (*).

*** Le complexe d'Œdipe met en évidence la dimension inconsciente fondamentale de l'amour, prise dans cette dimension incestueuse fantasmatique. Il ne s'agit pas simplement d'une sorte de difficulté d'apprentissage affective, mais bien d'une clause structurante du désir humain, ce qui permet de donner toute sa signification à l'idée que « l'enfant est le père de l'homme ».

Réf. *Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse*, 1910 ; *Le Moi et le Ça*, 1923.

Psy 217-223 **Mét.** 61-62, 77-78

Conflit (*Konflikt*)

* Désignant une opposition de forces antagonistes, le terme s'applique en psychanalyse au conflit psychique mettant aux prises le désir et l'interdit — dont le complexe d'Œdipe est le paradigme — et, corrélativement, le Moi et la pulsion, ainsi que les systèmes inconscient / conscient.

** Repéré tout d'abord comme ressort de la constitution du symptôme hystérique, puis névrotique génériquement, le conflit est la clé de la notion de « psychonévrose de défense » [cf. névrose (*)]. Le conflit apparaît comme la clé de la formation du symptôme (*).

La conflictualité exprime donc le noyau *dynamique* de la « psychosexualité » [cf. Dynamique (*)]. D'où le caractère « dramatique » de la psyché, dont la tragédie œdipienne donne le modèle, en montrant

la confrontation du sujet aux exigences pulsionnelles et à l'interdit (paternel). Le sexuel est le lieu même de la conflictualité psychique — ce qui renvoie au refoulement (*). Le vocabulaire agonistique [défense (*)] porte à l'expression cette dimension de conflictualité inconsciente liée à la spécificité de la « fonction sexuelle » [cf. sexualité (*)].

Au plan *topique*, le conflit passe par l'opposition entre « instances » conscient/ inconscient, Moi/ Ça.

Au plan des pulsions fondamentales, c'est l'antagonisme des pulsions du Moi et des pulsions sexuelles (Faim / Amour), puis d'Eros et de Thanatos qui scande la vie psychique.

*** C'est peu dire que le conflit est central dans la psychanalyse, concevable comme « psychologie dynamique » en fait, la conflictualité apparaît comme le moteur même de la psyché, sous l'aiguillon du « psychosexuel ».

Réf. *Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique*, 1910 ; *Abrégé de psychanalyse*, 1938.

Psy. 443

Conscience / Conscient (*Bewusstsein / Bewusst*)

* La conscience désigne l'aperception synthétique des actes psychiques et le conscient le caractère de présence — réflexive — du sujet à sa propre représentation. Chez Freud, le système perception-conscience constitue l'un des systèmes de l'appareil psychique, distinct de l'inconscient et du préconscient, chargé de l'accueil de nouvelles perceptions, rendant possible la défense et permettant la relation au monde extérieur.

** L'intervention freudienne consiste à dépasser la conception de l'« être conscient » comme « terme purement descriptif » il assigne au conscient, organe psychique perceptif, une fonction systémique, qui prend son sens différentiel à la fois par rapport au « préconscient » et par rapport à l'« inconscient » « la psychanalyse ne peut situer l'essence du psychique dans la conscience, mais doit

considérer la conscience comme une qualité du psychisme qui peut s'ajouter à d'autres qualités ou demeurer absente ».

Ce rapport entre les systèmes est inscrit dans la notion de « double inscription » — celle qui se manifestait dès l'*Esquisse de psychologie scientifique* à travers la distinction entre des neurones perméables et d'autres imperméables — la fonction oméga, proprement consciente, consistant à assurer la fonction perceptive.

C'est la *censure* qui marque la césure entre « préconscient » et « conscient », d'une part, entre « inconscient » et « préconscient » d'autre part — ce qui représente un barrage que se voit imposer la représentation, en passant d'un niveau systémique à l'autre.

Il y a pourtant plus qu'une stratification l'interaction est dynamique, comme l'indique le modèle du « bloc magique » où le système perception-conscience est figuré par la surface, soit « la feuille recouvrante constituée de celluloïd et de papier ciré », en tension avec les traces du système inconscient, figuré par la couche de cire sous-jacente.

La redéfinition de la topique a fait passer au compte du Moi (*) l'essentiel des fonctions échues au système perception-conscience, soit la relation au monde extérieur et la fonction défensive dans le cadre du conflit psychique.

*** Il serait foncièrement erroné de considérer « l'hypothèse de l'inconscient » comme imposant de faire l'économie de la conscience et du conscient. L'inconscient n'est pas un principe supérieur ou transcendant au conscient — à ce titre irrationnel —, mais un système propre. La représentation inconsciente s'appréhende par la voie de la représentation consciente, avec un point de butée et un régime psychique différentiel. Reste que la pensée de l'inconscient promue par Freud oblige à reconsidérer le primat du Cogito, en pensant non seulement un résidu obscur ou confus de l'idée claire et distincte, mais une pensée de désir irréductible à la conscience.

Réf. *L'interprétation des rêves*, 1900 ; *Notice sur le bloc magique*, 1925.

Psy. 417-418 Mét. 26 IMF. 74

Construction (*Konstruktion*)

* Le terme, emprunté à l'architecture et à l'archéologie, désigne un assemblage d'éléments (édifice) et comporte une nuance de « fictionnement ». Il désigne chez Freud un fragment cohérent élaboré par l'analyste à partir du matériau fourni par le patient, destiné à lui être communiqué et à rendre possible la progression dans la reconstitution de l'histoire infantile. Elle est à ce titre plus large et plus spéculative que la simple « interprétation » (*Deutung*).

** Si le terme fait son apparition dès 1918-1919 dans le texte freudien, il faut attendre 1937 pour qu'il soit reconnu comme une catégorie propre à laquelle un texte spécifique est consacré. Il s'agit, conformément à la métaphore archéologique, de reconstruire l'objet enfoui originaire au moyen des « restes », vestiges vivants. Contrairement à l'*interprétation* qui porte sur un élément isolé (association, acte manqué), la construction porte sur un pan entier de la « préhistoire » du sujet.

La vraie portée de la construction se révèle à l'occasion, quand elle produit des remémorations si sensibles qu'elles prennent un aspect hallucinatoire — « surclair » (*überdeutlich*) le sujet se souvient alors de détails en rapport avec la « vérité historique » ainsi réanimée, bien que le noyau de celle-ci demeure obscur.

Cela implique une forme de « communication » entre analyste et analysant, au reste dissymétrique — puisque l'édification de la construction est un acte de l'analyste —, mais dont l'enjeu est la validation par la production mnésique du patient.

*** Cette notion joue un rôle-clé dans la genèse de l'« herméneutique » freudienne. Elle permet de rompre avec l'idée univoque d'une interprétation centrée sur le sens de l'objet isolé elle renvoie à la notion de processus signifiant, constitué dans l'entre-deux de la relation analytique et s'avère finalement subversive de la notion même d'« herméneutique ».

Réf. *Un enfant est battu*, 1919 ; *Constructions dans l'analyse*, 1937.

Psy 482-483 **Mét.** 81 **IMF.** 60-61

Culpabilité (Sentiment de) (*Schuldgefühl*)

* La culpabilité désigne l'état consécutif à une faute (*culpa*) — crime ou délit — qui justifie d'être blâmé et jugé. Il est donc fait allusion à la sensation d'être coupable d'une « faute ». La culpabilité inconsciente procède d'une pression interne du refoulé qui crée chez le sujet la sensation d'une faute de nature ou d'origine inconnue.

** La névrose (*), maladie du désir, se manifeste par un sentiment de culpabilité d'origine inconnue. C'est avec le Surmoi (*) que la notion se fonde — c'est en effet envers le Surmoi que le Moi s'éprouve coupable. La notion de « besoin de punition » (*Strafbedürfnis*) a le mérite d'éviter l'ambiguïté inhérente à l'idée d'un « sentir » de la culpabilité « in-conscient ».

*** La culpabilité dont il s'agit depuis Freud n'est ni métaphysique, ni morale, mais procède du rapport du sujet au désir — le sujet appréhende à travers la culpabilité son être désirant. Il se sent coupable autant de désirer que de renoncer à son désir.

Défense (*Abwehr*)

* Le terme *Abwehr* désigne en son sens propre militaire l'action de se protéger contre une force ennemie par une mobilisation active. Le « vieux concept de défense », qui constitue « la pièce la plus ancienne de la théorie analytique », désigne l'opération de riposte face à la revendication pulsionnelle, soit « de façon générale toutes les techniques dont se sert le Moi dans ses conflits ».

La notion a une situation stratégique, dans la mesure où elle est étroitement liée à celle de conflit (*) et constitue la forme originelle du refoulement (*).

** Portant au départ tout le poids de la théorie dynamique — depuis « l'hystérie de défense » et les « psychonévroses de défense » en général —, la notion de défense va être spécifiée d'abord par la théorie du refoulement — celui-ci est en quelque sorte une forme de défense sophistiquée —, puis par la réélaboration de la topique — le

Moi (*) apparaît comme responsable de la fonction défensive, comme on le voit dans la théorie de l'angoisse (*).

Cette dimension passe par le conflit entre la pulsion et sa satisfaction (empêchement/interdit). La prise en compte du conflit psychique impose le dualisme des « pulsions fondamentales » « pulsions du Moi » vs « pulsions sexuelles », puis « pulsions de vie » vs « pulsions de mort » les rapports d'union / désunion marquent la conflictualité. Le rôle moteur de la conflictualité confère à la psyché son caractère structurellement dynamique. Le conflit est le moyen de prendre en compte la réalité psychique en tant que telle.

Freud a adopté dans une certaine mesure la notion de « mécanismes de défense » tels qu'Anna Freud les recense dans l'ouvrage qui porte ce titre (1936). Il emploie plus proprement la notion de « méthodes de défense ».

Plus fondamentalement, la défense peut être considérée comme la base du « dé-jugement » (*Verurteilung*) — ce que l'on peut appeler la fonction *Ver-* en ses diverses formes *Verdrängung* (refoulement) (*), *Verneinung* (dénégation) (*), *Verleugnung* (déli) (*), *Verwerfung* (rejet).

*** Cette dimension défensive instaure le sujet de la conflictualité.

Réf. *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense*, 1896.

Psy. 116 Mét. 43

Dénégation (*Verneinung*)

* Si le terme *Verneinung* désigne tout simplement une négation, on est justifié à en renforcer la traduction en « dénégalion » pour en signifier la spécificité inconsciente il s'agit de l'acte verbal par lequel un sujet, notamment un patient pendant l'analyse, énonce et récusé un état de fait qui s'avère effectif, ce qui révèle une dénégalion inconsciente du refoulé.

Ce phénomène a été mis à jour par Freud à travers une attitude concrète de certains patients dans la cure, énonçant une vérité tout en la (dé)nant. Exemples : « vous allez croire que je vous en veux, mais

ce n'est *pas* le cas » « cette femme dans mon rêve, ce n'est *pas* ma mère ».

** La dénégation est dans la logique du refoulement (*), mais permet d'en affiner la compréhension des modalités, en attestant que l'action refoulante peut se maintenir, sans empêcher le sujet de « prendre connaissance du refoulé » dans une certaine mesure — bref, il se produit « une sorte d'admission intellectuelle du refoulé, tandis que persiste l'essentiel du refoulement ». Cela permet même un dégagement par rapport au refoulé, puisqu'« au moyen du symbole de la dénégation, la pensée se libère des limitations du refoulement ».

L'affirmation et la négation comme fonctions verbales et logiques se rapportent respectivement aux pulsions de vie, en leur fonction d'union et aux pulsions de mort, en leur fonction de déliaison.

*** Ce phénomène est particulièrement éloquent quant à la position du sujet par rapport à son refoulé, en tant que la parole y fait médiation. Il démontre que le sujet *n'est pas sans savoir* ce qu'il dé-nie radicalement par ailleurs.

Réf. *La dénégation*, 1925.

Psy. 411 Mét. 79-80 IMF. 244

Déni (*Verleugnung*)

* Le terme *Verleugnung* signifie littéralement « démenti » ou encore « désaveu ». Il exprime donc un jugement qui récusé ou annule l'existence d'un « fait ». Le déni désigne chez Freud un acte psychique par lequel le sujet non seulement rejette la représentation insupportable, mais « se conduit comme si la représentation n'était jamais parvenue au Moi ».

Le déni porte proprement sur un percept ou une représentation — contrairement au refoulement (*), qui porte électivement sur une représentation.

Le déni comme opération inconsciente porte sur la perception du sexe de la mère comme non porteur de pénis et constitue un « démenti » apporté, dans l'imaginaire infantile, à la castration.

** En un sens, il s'agit d'une « scotomisation », terme optique bien adapté à l'aspect scopique de l'opération. Mais Freud récuse ce terme proposé par René Laforgue pour lui préférer celui de *Verleugnung*, qui désigne une action psychique qui maintient sans cesse à nouveau le refus d'avoir vu — alors que le terme « scotomisation » (de « scotome », point aveugle de l'œil) suppose que le sujet serait parvenu à se rendre effectivement aveugle au « manque ».

C'est ce qui permet de comprendre le travail de suppléance, visible dans le *fétichisme*. C'est à propos de cette perversion que Freud décrit le travail du déni et celui, corrélatif, de Clivage du Moi (*) (*Ichspaltung*).

*** En faisant sa place au déni, à côté du refoulement, mécanisme princeps du processus inconscient, Freud amène à penser un mécanisme de division du « Moi », sous l'effet de la castration — ce qui étaye l'idée d'un sujet inconscient comme acteur du déni et sujet au clivage.

Réf. *Le Fétichisme*, 1927.

Psy. 411 Mét. 80 IMF. 152-153

Désir (*Wunsch*)

* Le terme *Wunsch*, qui constitue le centre de gravité de la théorie freudienne du désir, ne peut être traduit littéralement par « désir » ce qui s'appliquerait mieux aux termes *Begehr* ou *Verlangen*. Il désigne au sens strict un « souhait », mais Freud le prend au sens fort, comme « souhait-de-désir » ou mise en acte d'un « vœu » inconscient. Toute la production inconsciente étant ordonnée autour de l'expérience de satisfaction pulsionnelle et du « remplissement de désir » (*Wunscherfüllung*), le « désir » est la motion psychique qui tend à rétablir l'expérience de la première satisfaction.

** Le principe en est formulé à propos du travail du rêve « l'image mnésique d'une certaine perception reste associée avec la trace mnésique de l'excitation résultant du besoin. Dès que ce besoin survient à nouveau, il se produira, grâce à la liaison qui a été établie, une

motion psychique qui cherchera à réinvestir l'image mnésique de cette perception et même à évoquer cette perception, c'est-à-dire à rétablir la situation de la première satisfaction: une telle motion est ce que nous appelons désir ».

Celle-ci rend compte du rêve (*), du fantasme (*), du symptôme (*) et de ce qui est référentiel à la « psychopathologie de la vie quotidienne » (lapsus, acte manqué, etc.), ainsi que du « mot d'esprit ».

*** En contraste des théories qui mettent l'accent sur le désir comme manifestation active d'une essence et réalisation d'une satisfaction, Freud met l'accent sur le caractère propre du désir de ré-investir une satisfaction passée (originale) et d'investir tout signe susceptible de rendre possible une telle reviviscence. Cela place le désir en position de ré-activation de l'objet du manque original.

Réf. *L'interprétation des rêves*, 1900.

Psy. 185-213 **Mét.** 37-38 **IMF.** 189

Dynamique (*Dynamik*)

* Désigne l'une des trois dimensions de la théorie psychanalytique des processus psychiques [métapsychologie (*)], soit le « point de vue » qui aborde ceux-ci en référence à des *forces*, susceptibles d'interaction.

Cette dimension se réfère à la théorie des forces physique.

** Le *réseau des concepts dynamiques* en indique la cohérence
défense <> conflit <> pulsion — désir <> refoulement — pulsions du
Moi <> pulsions sexuelles — résistance <> transfert — pulsions de
vie <> pulsions de mort.

*** Cette notion manifeste le caractère conflictuel et défensif du sujet sous l'emprise pulsionnelle.

Psy. 383-386 **Mét.** 41-47 **IMF.** 49-50

Économie (*Economie*)

* Désigne l'une des trois dimensions de la théorie psychanalytique des processus psychiques [métapsychologie (*)], soit le « point de vue » qui aborde ceux-ci en référence à l'énergie psychique, susceptible de circulation et, au moins virtuellement, de quantification.

Cette dimension se réfère à l'impératif de mesure de la physique.

** L'économie consiste dans « la tentative de suivre le destin des quantités d'excitation et de parvenir à quelque estimation de leur grandeur ». Le réseau de concepts économiques en indique la cohérence — énergie libre <> énergie liée — processus primaire <> processus secondaire — principe de plaisir <> principe de réalité — investissement <> décharge — libido.

C'est sans doute le principe d'inertie ou de constance — tendant à maintenir la quantité d'excitation aussi bas que possible — qui est le socle de cette « économie ».

Tout le registre du *trauma* psychique renvoie à cette dimension — il s'agit d'« un événement qui apporte à la vie psychique en un court laps de temps une augmentation d'excitation telle que l'élimination ou l'élaboration de celle-ci de la façon normale et habituelle échoue, d'où doivent résulter de durables perturbations de l'entreprise psychique ».

*** Cette dimension prend en compte, sous la référence à un idéal régulateur de quantification, la dimension de *réel* du processus inconscient.

Psy 380-382 Mét. 48-53 IMF. 51

Fantasme (*Phantasie*)

* Le terme *Phantasie* désigne à la fois l'imagination — comme faculté — et son produit (le fantasme). Chez Freud, il s'agit du produit de l'activité psychique consistant en l'élaboration de scénarios, à partir de l'activité de rêve éveillé, ayant pour fonction d'apporter des corrections à la réalité frustrante et de soutenir le principe de plaisir.

** Au plan *économique*, le fantasme est ce qui défend l'espace où le « principe de plaisir » peut fonctionner. Prenant sa source dans le jeu de l'enfant, il maintient une espèce de zone-tampon avec les frustrations (refus) et déceptions de la réalité. L'adulte fantasme au lieu de jouer et prolonge par ce biais l'activité de jeu. Cela permet d'« indemniser » des renoncements imposés par le principe de réalité. Freud le compare joliment au Yellowstone Park, la première (1872) de ces réserves naturelles, créées par les sociétés industrielles comme zone sauvage protégée. Le fantasme est une telle zone psychique, à l'usage de l'individu, espèce de sanctuaire du principe de plaisir qui rend la réalité supportable.

Le fantasme pose un problème *topique* dans quelle mesure peut-il être considéré comme une formation psychique inconsciente ? Par sa structure apparente, le fantasme a une apparence et un degré d'organisation qui fondent son affinité avec les formations conscientes ; mais, par son origine, il est bien inconscient — comparable en cela, selon la métaphore freudienne, avec les « sang-mêlés » qui ressemblent aux Blancs, mais trahissent à un certain trait leur origine distinctive. Le fantasme est donc proprement une formation psychique métissée. D'où l'aspect-frontière des fantasmes : ils « s'approchent tout près de la conscience et restent là sans être troublés aussi longtemps qu'ils n'ont pas un investissement intense, mais ils sont renvoyés dès qu'ils dépassent un certain niveau d'investissement ». Le fantasme constitue une sorte de compromis, mais fait en quelque sorte l'économie du symptôme.

Quant à leur contenu, les fantasmes portent à l'expression la bisexualité, comme l'indique le fantasme hystérique qui accole un « fantasme masculin » et un « fantasme féminin ».

Le fantasme joue un rôle important dans la temporalité psychique, entre le désir passé, l'impression présente et la projection future. L'examen du fantasme « *Un enfant est battu* » (1919) donne l'occasion de montrer l'écriture, voire la logique du fantasme, impliquée, en son battement conscient /inconscient, dans la logique œdipienne. Le scénario de l'enfant battu met en scène un fantasme de fustigation déchiffrable selon le désir œdipien.

La *réalité psychique* des fantasmes s'étayerait sur des « fantasmes originaux » — observation du coït parental, séduction, castration — en sorte qu'« en créant des fantasmes, l'enfant comble seulement, à l'aide de la vérité préhistorique, les lacunes de la vérité individuelle ».

*** Par sa théorie du fantasme, Freud rompt avec la conception d'une imagination le fantasme n'est pas une simple « évasion », mais ce qui soutient effectivement le désir et met en acte la « réalité psychique ».

Réf. *Formulations sur les deux principes de devenir psychique*, 1911 « *Un enfant est battu* », 1919.

Mét. 46 IMF. 189

Identification (*Identifizierung*)

* Le terme désigne littéralement l'acte de reconnaissance de l'identité et d'assimilation. Pour Freud, c'est l'« expression la plus précoce d'une liaison de sentiment (*Gefühlsbindung*) à une autre personne », qui consiste à s'assimiler ou à s'incorporer psychiquement une propriété de l'autre.

Elle se distingue du « choix d'objet » s'identifier, c'est vouloir *être* l'autre-objet, donc vouloir *être comme* lui, tandis qu'aimer revient à vouloir *avoir* l'objet-autre.

** L'hystérie est l'occasion de saisir l'importance de la relation identificatoire à l'autre que révèle la « contagion mentale » celle-ci exprime un « tout comme si ». Dans son exposé le plus explicite sur la notion (1921), Freud distingue trois types d'identification

– en premier lieu, le terme désigne, génériquement, la forme originale — « primaire » — de relation à l'objet — donc antérieure à la relation d'objet (*) proprement dite — ce qui renvoie à la relation orale cannibalique (s'identifier à l'objet, c'est donc l'avalier et l'ingérer fantasmatiquement) ;

– en second lieu, il désigne le *substitut régressif d'un choix d'objet* abandonné — en ce sens « secondaire » ;

– en troisième lieu, il désigne l’assimilation, en l’absence de tout investissement sexuel, d’un « trait unique » (*einzigster Zug*) commun (et non de la totalité de l’objet).

L’identification joue un rôle déterminant dans la genèse psycho-sexuelle, dans le contexte du complexe d’Œdipe (*).

*** La notion d’identification modifie la conception du sujet et du rapport à l’autre

– d’une part, elle complexifie la notion d’identité — dans la mesure où l’identification n’est pas une propriété du Moi, mais son mode de constitution ;

– d’autre part, elle rompt avec la notion d’imitation elle manifeste une présence de l’autre en soi.

Autrement dit, l’identité n’est pas préalable au processus d’identification(s) celui-ci participe à sa constitution et l’étaye. Cela démontre l’implication intime de l’autre dans la constitution même du sujet.

Réf. *Psychologie collective et analyse du Moi*, ch. VII, 1921.

Mét. 68-70 IMF 250

Imago (*Imago*)

* Expression proposée par C.-G. Jung (*Métamorphoses et symboles de la libido*, 1911), en référence au roman éponyme de Carl Spitteler (1903), le terme désigne chez Freud une image construite à partir des premiers objets de l’histoire du sujet, en sa dimension d’idéalisation et d’identification.

** L’imago en sa dimension archaïque manifeste la présence parentale originaire — en son éminence. Freud en décrit les effets d’après coup dans la rencontre de figures de professeurs qui permettent à la fois de gérer la suppléance des figures parentales, après l’émergence de l’ambivalence et de commémorer la nostalgie parentale.

Le transfert (*) atteste la reviviscence de ces Imagines.

*** Cette notion montre la signification de l'*altérité mise en image* dans la genèse du sujet.

Réf. *Sur la psychologie des lycéens*, 1914.

Inconscient (*Unbewusste*)

* Le terme attesté en allemand comme adjectif dès le XVIII^e siècle (*Platner*) désigne une « absence » de la conscience, avant d'être envisagé, comme substantif, en tant que principe métaphysique (E. V Hartmann, 1869). En psychanalyse, il désigne le système de l'appareil psychique constitué des contenus refoulés jouant un rôle central dans la dynamique psychosexuelle — refoulement — et renvoyant à un fonctionnement « primaire » ordonné au principe de plaisir.

** Alors que l'in-conscient désigne en un sens immédiat le caractère opposé au conscient, soit une représentation non accompagnée de sentiment réflexif, on peut dire que toute la conceptualisation freudienne consiste à spécifier cette notion en concept, avec les ressources de la métapsychologie (*). On peut distinguer trois niveaux d'élaboration.

Au niveau I, proprement *descriptif*, l'adjectif « inconscient » désigne le caractère d'une « représentation » ou d'un « élément psychique quelconque », soit son aptitude à disparaître de la conscience (*) et à réapparaître — ce qui laisse supposer que, pendant ce temps intermédiaire, il s'est maintenu comme « représentation latente ». On appellera donc « inconsciente » une « représentation telle que nous n'en remarquons pas l'existence, mais que nous sommes prêts à admettre sur le fondement d'indices et de preuves d'une autre nature ». Ce niveau correspond somme toute à la conception préfreudienne commune de l'inconscient, dont la fonction correspond au système « préconscient » dans la représentation de l'appareil psychique.

Au niveau II, que l'on peut appeler *dynamique*, l'inconscient désigne le caractère propre d'un certain type de représentations de rester actives, alors même qu'elles ne sont pas présentes : « pensées actives

mais inconscientes », comme l'a révélé la suggestion posthypnotique et comme l'atteste notamment l'*hystérie*. Cela laisse supposer le rôle décisif du *conflit* psychique dans l'inconscient « tout acte psychique commence comme inconscient ». En un sens, c'est donc le refoulement (*) qui donne la clé de l'inconscient.

Au niveau III, *systémique* et proprement *explicatif*, l'Inconscient désigne le *système* psychique ou régime de fonctionnement qui génère cette activité (niveau II) ou du moins permet de le figurer. Système désignable par le sigle « Ubw » (*Unbewusste*) ou « Ics » (Inconscient) et articulé, au sein de l'appareil psychique, aux systèmes conscient et préconscient — dont il est séparé par l'effet de barrage constitué par la *censure*.

Alors que le niveau I est « psychologique », les niveaux II et III sont « métapsychologiques ». C'est donc un concept princeps de la métapsychologie (*). On peut considérer l'inconscient comme l'Objet métapsychologique, produit d'une construction qui engage tout le travail analytique. Freud parle d'« autopsie » (*Agnoszierung*) de l'inconscient qui l'identifie à la « représentation de chose » [cf. représentation (*)].

Ainsi se dégagent les caractères distinctifs du système inconscient

a/ processus primaire — qui se manifeste par la libre circulation de l'énergie, par opposition au système conscient, qui implique le processus secondaire, avec liaison de l'énergie. Le processus primaire inconscient tend à l'*identité de perception*, soit au réinvestissement de la perception liée à l'expérience de satisfaction (par opposition à l'*identité de pensée* visée par le système perception/conscience) ;

b/ absence de négation le contenu inconscient étant pure affirmation sauf à interroger le battement ouvert par la dénégation (*) ;

c/ atemporalité l'inconscient n'est pas astreint à la loi du temps propre au conscient (*)

d/ indifférence à la réalité matérielle, ce qui renvoie à la réalité psychique (*) régulée par le seul principe de plaisir (*) et le « processus primaire ».

Le noyau de l'inconscient ainsi conçu est l'*infantile*, en sa dimension psychosexuelle.

Il éclaire donc les formations inconscientes déchiffrables selon la grammaire du travail inconscient : rêve, symptôme, lapsus et acte manqué, mot d'esprit.

Avec l'élaboration de la seconde topique, c'est l'instance du Ça (*) qui va assumer ce rôle, parallèlement au Surmoi (*), ce qui a en un sens pour effet de faire perdre à l'inconscient sa fonction de système autonome — sauf à préciser que la seconde topique spécifie mais n'annule pas la première, en sorte que le concept conserve sa dignité métapsychologique princeps.

*** L'inconscient freudien rompt à la fois avec l'idée de « primat de la conscience » — « conscientisme » déterminant dans la tradition psycho-philosophique depuis Descartes — et avec la notion d'un Inconscient principe. Quoiqu'il puisse se fonder sur des précédents — Theodor Lipps ayant introduit l'inconscient en psychologie » dès 1880 — et sur la tradition philosophique dissidente (Schopenhauer, Nietzsche), Freud consomme cette rupture. L'inconscient apparaît comme un « objet métapsychologique » à construire — ce qui ouvre la voie à une « science de l'inconscient ». Ce qui en ressort, c'est l'idée que c'est tout autre chose qu'un résidu ou un « gouffre », soit quelque chose de « vivant » qui « se prolonge dans ses rejets ».

Réf. *L'inconscient*, 1915.

Psy. 87-90, 412-423 **Mét.** 30-32 **IMF.** 23

Inquiétante étrangeté (*Unheimliche*)

* Ce terme qui dans la langue courante désigne simplement l'« inquiétant », générateur d'angoisse, connote l'idée de quelque chose qui est foncièrement « non familier » (*un-heimlich*). Freud en a fait une notion propre. Il s'agit de l'affect qui « apparaît dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles refoulés sont ranimés par quelque impression extérieure ou bien quand des convictions primitives surmontées semblent de nouveau confirmées ».

****** Cette notion illustre de façon concrète et saisissante le refoulement (*). Elle montre le travail linguistique produit par Freud sur un terme de la langue courante, dans laquelle il montre comment se trahit la double signification de la notion d'*unheimlich*, le fait d'être chez soi mais qui confronte à diverses figures d'étrangeté. Sont susceptibles de produire cet affect le doute sur l'animé ou l'inanimé, les effets de « double », la répétition involontaire, le « mauvais œil » et les représentations de la mort.

Ce qui émerge, c'est le contenu du complexe de castration (*), ainsi qu'il ressort de l'angoisse en rapport avec les yeux (énucléation) mise à jour notamment à partir de *L'Homme au sable* d'E. T. A. Hoffmann. Véritable affect (*) de castration.

******* Cette notion constitue une sorte de phénoménologie du refoulé, dans la mesure où l'on saisit, au plan du vécu, comment se met en place le rapport au refoulé dans le réel.

Réf. *L'inquiétante étrangeté*, 1919.

Psy. 542-544 **Mét.** 46 **IMF** 99-100

Libido (*Libido*)

* Forme abrégée de l'expression *libido sexualis*, désigne « la manifestation dynamique dans la vie psychique » de « la pulsion sexuelle », ainsi que le réservoir, espèce d'énergie sexuelle basique, donc ce qui organise des modes d'organisation, correspondant aux formes successives de satisfaction pulsionnelle [cf. Pulsion (*)].

****** La « théorie de la libido » est « une expression de la doctrine de l'affectivité » (*Affektivitätslehre*). Elle permet de voir se développer les phases du développement psychosexuel infantile — oral, sadique/anal, phallique —, bref la dimension « prégénitale ».

La phase de latence est la ligne-frontière entre ces deux poussées de la libido. « Pause » par rapport à l'explosion prégénitale, qui marque l'expression bi-phasique de la sexualité (*) humaine.

Cela permet d'interroger la *fixation* et la *régression*, déterminantes dans la genèse du symptôme (*).

La libido a connu une césure avec l'introduction de la notion de « libido du Moi » et/ou du narcissisme (*).

Avec l'élaboration de la notion d'*organisation*, deux moments ont pris de l'importance. D'une part, la notion d'« érotique anale » a permis de mettre en évidence l'importance de cette phase de la libido. D'autre part, la phase phallique a mis en évidence l'importance de la phase phallique. Enfin, l'idée d'« équivalence symbolique » des objets permet de prévenir l'interprétation « développementale ».

*** Ce concept permet de donner toute sa portée à la notion de psychosexualité et au rôle de l'Eros.

Réf. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905.

Psy. 269- 284 Mét. 57-63 IMF. 245-247

Métapsychologie (*Metapsychologie*)

* Néologisme forgé par Freud (1895) pour désigner la démarche de pensée ou mode de conception prenant en compte les processus inconscients, soit la psychologie de l'« à côté » ou de l'« au-delà » (meta) du conscient (méta-psychologie) et présentant les processus psychiques d'après leurs relations *dynamiques* (en termes de forces), *topiques* (comme ensemble de « systèmes ») et *économiques* (en termes de quantités). Cette superstructure théorique de la psychanalyse (*) en recèle les hypothèses théoriques.

** Ce terme introduit vers 1895, en même temps que celui de « psychanalyse », pour désigner « la psychologie qui aboutit à l'arrière-plan du conscient » (lettre à W. Fliess du 10 mars 1898), soit « la psychologie de l'inconscient » (*Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1904), se trouve défini, à partir des essais qui portent ce titre *Métapsychologie*, comme « mode de conception » qui est « l'accomplissement de la recherche psychanalytique », « éclaircissement et approfondissement des hypothèses théoriques ». Cela devient finalement un mode de « présentation » (*Au-delà du principe de plaisir*). Au-delà, il s'agit d'une « théorisation » ou « spéculation », voire de

la « fantasmatisation » qui permet d'aller au-delà du matériel clinique tout en lui faisant droit — Freud la comparant à la sorcière du *Faust* de Goethe à laquelle l'on a recours quand les « renseignements » de la clinique tournent court.

Il faut donc souligner que la métapsychologie est un *work in progress*, c'est-à-dire qu'elle adapte sans cesse la théorie au devenir de la clinique, ce qui fait passer progressivement du plan descriptif — que Freud appelle « phénoménologique » — au niveau proprement explicatif, qui seul a droit à l'expression « métapsychologique ».

Le noyau en est la « théorie pulsionnelle » (*Trieblehre*) [cf. pulsion (*)]. Elle se décompose en trois dimensions ou « coordonnées » : théorie des quantités [économie (*)], théorie des forces [dynamique (*)] et théorie des lieux ou « systèmes » [topique (*)] « Je nommai ainsi, écrit Freud, un mode de conception d'après lequel chaque processus psychique est apprécié d'après les coordonnées de la dynamique, de la topique et de l'économique ».

*** Ce terme engage l'acte de rationalité innovateur de « la pensée Freud ». Freud est en effet le premier « métapsychologue ».

Réf. *Métapsychologie Pulsions et destins des pulsions, Le refoulement, L'inconscient, Complément métapsychologique à la doctrine des rêves*, 1915-1916.

Psy. 359-386 Mét. 3-18, 121-124 IMF. 7-32, 46-64

Moi (*Ich*)

* Le pronom substantivé *Ich* désigne à la fois la première personne (« je ») et l'identité subjective. Au sens strictement métapsychologique, le Moi désigne une *instance psychique* (à côté du Surmoi et du Ça), soit ce qui apparaît, au cours de la « décomposition de la personnalité psychique », comme le pôle défensif — instance de la défense (*) — au plan dynamique et comme facteur de liaison, au plan économique.

Au sens plus large, il désigne une *fonction psychique* plurifocale, qui existe avant la reconnaissance du Moi comme instance dans le cadre

de ce qui est baptisé « seconde topique » et se trouve élaborée au-delà de celle-ci.

****** Si Freud introduit la notion d'une « psychologie du Moi » (*Ichpsychologie*), ce qui frappe, c'est la diversité des fonctions endossées par le Moi dans la théorie freudienne

a/ c'est le principe inhibiteur de la réalisation hallucinatoire, dans le cadre de l'expérience de satisfaction du désir (*) (*Wunsch*) ;

b/ corrélativement, il est dédoublable en » Moi-plaisir » et « Moi-réalité », conformément au double principe de devenir-fonctionnement psychique ;

c/ c'est la fonction de défense (*) contre le danger pulsionnel — ce qui lui attribue un rôle actif dans le refoulement (*)

d/ c'est aussi le « réservoir de libido » narcissique — cf. narcissisme (*) en ce sens, il s'oppose à l'investissement d'objet proprement dit dont il est la source ;

e/ c'est le produit d'identification(s) (*), à l'origine — dans l'« identification orale » — et dans sa structure, comme sédimentation d'identifications secondaires ;

f/ c'est un être corporel, « projection de surface » ;

g/ c'est ce qui est susceptible d'être « clivé » — cf. la notion de clivage du Moi (*).

Cette non unification des fonctions du Moi rend problématique sa réduction unilatérale ultérieure — à telle fonction, défensive ou narcissique. C'est ce qui en fait précisément l'intérêt. Il y a bien une « psychologie du Moi » (*Ichpsychologie*) freudienne, mais irréductible à une *ego psychology*.

******* Le Moi était conçu avant Freud comme principe d'identité il apparaît désormais comme organisé en structure de défense contre les pulsions (instance refoulante), se prenant comme objet d'amour, enfin comme clivé — cette dernière dimension consommant sa destitution identitaire.

Réf. *Le Moi et le Ça*, 1923.

Psy 431-432, 449-453, 485-486, 661-667 **Mét.** 66-67 **IMF.** 173-175

Narcissisme (*Narzissismus*)

* Ce terme utilisé en référence au mythe de Narcisse (Ovide, *Métamorphoses*, livre III) pour désigner une perversion (Näcke, Havelock Ellis, 1898) par laquelle « un sujet se prend lui-même, son propre corps comme objet d'amour » — tel Narcisse amoureux d'un autre qui se trouve être sa propre image reflétée — se trouve redéfini par Freud comme une dimension structurelle de la psyché, « complément érotique à l'auto-conservation », soit comme « libido du Moi », ce qui spécifie la première théorie de la libido (*) qui elle, met l'accent sur l'objet (*).

Selon ce nouveau modèle, qui se marque par l'introduction *du* narcissisme (1914), le Moi est conçu comme « un grand réservoir de libido d'où la libido est renvoyée vers les objets » « l'investissement du Moi persiste et se comporte envers les investissements d'objets comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis ».

** Introduit en 1909, le terme est institué en 1914 dans l'œuvre freudienne. Le narcissisme, hypothèse métapsychologique, ne s'observe pas en lui-même et a été induit, au terme d'un débat autour de la libido et du Moi avec C.-G. Jung, de figures cliniques

– homosexualité — le sujet opérant son choix d'objet selon sa propre image aimée par la mère ;

– « paraphrénies » (ou psychoses) — le terme « narcisme », plus tard spécifié en « narcissisme » — est utilisé à propos du cas Schreber (paranoïa) ;

– hypocondrie, la « maladie imaginaire » venant signer une stase de la libido narcissique sur l'organe qui se traduit par la plainte ;

– amour, le choix d'objet supposant que l'autre est aimé comme réinvestissement de l'amour dont le Moi s'est aimé à l'origine (« sur-estimation sexuelle »).

Cette notion modifie l'économie fondamentale de la libido en distinguant deux pôles — « Moi » et « objet » —, tout en pensant une économie libidinale du Moi lui-même. Il faut noter que le narcissisme,

intermédiaire entre l'*autoérotisme* et la relation à l'*objet*, constitue « une nouvelle action psychique », originale.

Les conséquences en sont considérables au plan métapsychologique et clinique.

– Du premier point de vue, cela suppose une fonction d'idéal qui se maintient dans le sujet comme *Moi idéal* ou *idéal du Moi* — analogue au Surmoi (*) dont il est pour le moins une annexe.

– Du second point de vue, le rêve (*) est conçu comme rendu possible à partir de cette rétraction narcissique originaire (sommeil) que viennent perturber les investissements d'objet ; la *mélancolie* est pensée, en analogie avec le deuil, comme un effondrement narcissique révélé par la perte d'un objet ainsi faut-il entendre les formules que « le Moi est terrassé par l'objet » et que « l'ombre de l'objet est tombée sur le Moi »

La théorie de la « personnalité psychique » rendue possible par la seconde topique [cf. topique (*)] amène à penser le narcissisme en fonction du Moi (*) comme *narcissisme primaire*, ensuite « secondarisé ».

*** Le « narcissisme » est ce que Freud a introduit à un moment clé de sa métapsychologie (*) dans la psychanalyse. En plaçant Narcisse à côté d'Œdipe, il montre la portée inconsciente de « l'*amour-propre* » dans la constitution du désir humain.

Réf. *Pour introduire le narcissisme*, 1914.

Psy 424-429 **Mét.** 64-66 **IMF** 170-172, 248-251

Névrose (*Neurose*)

* Terme introduit par William Cullen (1777), désignant littéralement une « maladie des nerfs ». Le ressort de l'affection désignable comme « psychonévrose » est un conflit psychique psychosexuel, le mécanisme névrotique pathogène étant le refoulement (*).

** Distinctes des névroses dites « actuelles », qui ont leur source dans une frustration sexuelle brute, les « psychonévroses » ont leur origine dans la symbolisation d'un conflit « psychosexuel ». Les

deux névroses paradigmatiques sont l'hystérie — nommée depuis des siècles et redéfinie par Charcot — et la névrose obsessionnelle — nommée par Freud lui-même.

C'est à partir de l'opérateur névrotique que Freud a élaboré sa psychopathologie et son écriture de cas cf. le cas Dora, les cas de l'Homme aux loups et de l'Homme aux rats, le cas du petit Hans.

Freud distingue les « névroses de transfert » des « névroses narcissiques » — qui recouvrent les psychoses.

La névrose se joue entre Moi (*) et Ça (*). Dans un premier temps, le Ça est refoulé au nom des exigences de la réalité, mais demande une « indemnisation » — qu'il obtient par symptômes et fantasmes [mécanisme opposé à celui de la psychose (*)].

*** Chez Freud, la névrose n'est pas seulement une pathologie c'est le témoignage d'un conflit désirant — « elle ne dit rien de stupide » — et, au-delà, une « forme d'existence psychique ». C'est en quelque sorte une « maladie du désir », production signifiante de l'inconscient.

Réf. *Névrose et psychose, La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, 1924.

Psy. 334-339 **Mét.** 89 **IMF** 252-253

Objet (*Objekt*)

* Plutôt qu'une notion spécifique, ce terme, récurrent chez Freud, renvoie à une fonction déterminante au plan métapsychologique. Désigne proprement l'objet de la pulsion (*) celui-ci est l'élément essentiel, puisque c'est ce que vise la motion pulsionnelle, mais aussi le plus variable et le plus indéterminé.

« L'objet n'est pas lié originairement » à la pulsion, mais « ne vient s'y ordonner qu'en fonction de son aptitude à permettre la satisfaction ».

** En conséquence, la notion de « relation d'objet » (*Objektbeziehung*) ne signifie pas qu'il y ait une relation consistante du sujet à l'objet de sa satisfaction. C'est paradoxalement dans l'expérience de

la perte et du deuil, c'est-à-dire quand la relation à l'objet est en crise, que l'objet se signifie. Elle renvoie d'autre part à l'introjection et, sous sa forme la plus originaire, à l'identification (*) et au Surmoi (*), ainsi qu'à l'ambivalence (*).

*** Par sa notion d'*objectalité*, Freud se démarque des théories de l'objectivité. Il repère la fonction paradoxale de l'objet ce qui organise le rapport — structurel — à la satisfaction *comme manque*.

Perversion (*Perversion*)

* Le terme désigne un « renversement » ou « mise à l'envers » (depuis 1444, date de son apparition en français) et est pris dans une connotation théologique. C'est vers 1880 qu'apparaît la notion psychopathologique de « perversion sexuelle » (Charcot et Magnan) et que s'organise une classification et une étude des perversions sexuelles (Krafft-Ebing, Havelock Ellis).

Elle désigne en psychanalyse un certain devenir de la pulsion, révélateur de l'infantile et, plus radicalement une certaine posture du sujet envers la castration.

** Freud rencontre la question des perversions en rapport avec sa théorie de la libido (*), c'est-à-dire repensée à travers la notion de pulsion (*) et notamment de « pulsions partielles ».

D'une part, les perversions, examinées parmi les « aberrations sexuelles », sont ordonnées d'après un déplacement de l'*objet* — un objet autre que génital étant pris pour objet (prépubère, animal) — ou de *but* — fixation de la pulsion à une phase intermédiaire de la satisfaction ou « transgressions anatomiques » (utilisation d'organes non génitaux pour usage « génital »).

L'enfant peut se révéler, sous l'influence traumatique de la séduction, comme « pervers polymorphe ». Énoncé qui repositionne la perversion par rapport au devenir infantile du sexuel.

Corrélativement, la « névrose est le négatif de la perversion ».

La perversion a été redéfinie aux divers moments de la construction métapsychologique [cf. métapsychologie (*)]. On peut ainsi distinguer 3 temps :

– Dans le cadre de la théorie de la libido (*), comme déviation objective.

– Avec l'introduction du narcissisme (*), l'accent est mis sur l'opération narcissique que suppose la constitution de la perversion, du côté du « sujet narcissique ».

– Le réexamen du fétichisme (1927) permet de mettre en évidence l'importance dans la constitution de la perversion du déni (*) et du clivage du Moi (*).

Le sadisme et le masochisme cessent d'être des perversions individualisées pour être réinterrogées en leur portée métapsychologique cf. le sadisme comme destin de la pulsion (passage de la passivité à l'activité et de l'objet au sujet) et surtout le masochisme sous ses diverses formes (érogène, moral, féminin) et comme masochisme originaire, vestige-témoin de la pulsion de mort (*).

*** Freud fait sortir le discours sur les perversions de sa connotation médico-sexologique et éthico-sociale. La perversion n'est pas que monstruosité, mais fixation à un stade libidinal, fixation narcissique et pratique du clivage — cette dernière dimension lui donnant sa vraie portée de « posture » envers la castration.

Réf. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905 *Pour introduire le narcissisme*, 1914 ; *Le fétichisme*, 1927

Psy. 347-348 Mét. 91 IMF. 152-200

Phobie (Phobie)

* Terme introduit dans la psychopathologie pour désigner une peur (phobos) symptomatique et donnant lieu à un inventaire de ses diverses formes, objets et situations (agoraphobie, claustrophobie, etc.)

Freud en présente l'étiologie en référence à sa théorie pulsionnelle la phobie procède de la projection d'un danger pulsionnel interne, venant actualiser le retour dans la réalité du danger de castration.

** C'est dans le cadre de « l'hystérie d'angoisse » que la phobie est décrite, notamment dans le fantasme de prostitution que recouvre l'accès agoraphobique chez les femmes hystériques.

L'examen de la phobie infantile du petit Hans marque un tournant majeur, soit la mise en évidence de l'angoisse de castration dans la cristallisation de cette « zoophobie » (phobie des chevaux). C'est d'ailleurs à cette occasion que Freud formule le concept de complexe de castration (*). L'animal phobique y apparaît comme le symbole du père castrateur — en écho du totémisme. Peur « dévorante » d'être dévoré.

La seconde théorie de l'angoisse (*) fait ressortir le rôle déterminant de la phobie. Il apparaît que « la revendication pulsionnelle n'est pas elle-même un danger, bien au contraire, elle n'en est un que parce qu'elle entraîne un véritable danger extérieur, celui de la castration ».

*** Ce que montre la phobie, c'est en quelque sorte « l'inconscient de la peur », soit ce que la peur exprime et dissimule, l'épreuve du désir confronté à son épreuve inconsciente nommée « castration ».

Psy. 301 Mét. 90

Plaisir (Principe de) (*Lustprinzip*)

* Le plaisir (*Lust*) apparaît comme corrélat d'un « principe de devenir » — plutôt que de « fonctionnement » — psychique. Il est plus exactement caractérisable comme « principe de plaisir / déplaisir » (*Unlust-Lustprinzip*), soit ce qui tend à éviter la montée de l'excitation génératrice de déplaisir.

Selon ce principe, l'activité psychique cherche à éviter le déplaisir, défini comme augmentation des excitations (homéostasie psychique).

** Cette conception oblige à repenser la question du Moi (*) dans son rapport à la réalité, dans la mesure où Freud postule un état primitif du Moi, « Moi-plaisir purifié ». On notera au reste une hésitation révélatrice en un premier temps, est appelé « Moi-réalité » celui qui succède au « Moi-plaisir » par reconnaissance de la réalité, tandis qu'ensuite il désigne « le Moi de réalité du début », pour lequel plaisir et réalité sont confondus.

Freud, en une évolution décisive, reconnaîtra l'existence d'un « au-delà du principe de plaisir » (1920), qui n'annule pas l'importance du principe de plaisir, mais distingue la *tendance* à maintenir l'excita-

tion au plus bas et la *fonction* du principe de plaisir, qui peut se mettre paradoxalement au service de la pulsion de mort (*). C'est ce qui fait que « le principe de Nirvâna » ou réduction de toute excitation est inacceptable, la sexualité impliquant la tolérance et la recherche d'une montée d'excitation, à résoudre ensuite en satisfaction.

*** Freud rompt avec l'idée classique de « plaisir », dans la mesure où celui-ci ne désigne pas, en sa fonction inconsciente, un principe hédonique. C'est plutôt le principe recteur de l'économie psychique — tendance à l'épargne de l'excitation. L'introduction de l'« au-delà du principe de plaisir » en montre la complexité. C'est l'occasion de préciser qu'« aucun système philosophique » n'est susceptible d'éclairer la question du plaisir. Ce serait donc un double contre-sens que de faire de la psychanalyse un hédonisme.

Réf. *Formulations sur les deux principes de devenir psychique*, 1911 ; *Pulsions et destins des pulsions*, 1915 ; *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

Psy. 419-421 **Mét.** 49-50, 70-71

Psychanalyse (*Psychoanalysis*)

* Néologisme forgé par Freud (1896) à partir des termes « analyse » et « psyché » il s'agit donc littéralement d'une « dé-composition » (*ana-lysis*) de la psyché.

Pour en présenter la définition la plus complète

« Psychanalyse est le nom

1/ d'un procédé d'investigation de processus psychiques qui autrement sont à peine accessibles ;

2/ d'une méthode de traitement des troubles névrotiques qui se fonde sur cette investigation ;

3/ d'une série d'aperçus psychologiques, acquis par ce chemin, qui croissent peu à peu jusqu'à devenir une nouvelle discipline scientifique ».

La psychanalyse est donc à la fois le procédé d'investigation des processus psychiques inconscients, une (psycho)thérapie centrée sur les

névroses et une discipline scientifique, en cours de constitution, articulée autour de « l'hypothèse de l'inconscient ».

** La psychanalyse est d'abord un procédé (*Verfahren*), né à partir de la « catharsis » mise au point par Josef Breuer comme méthode thérapeutique « le travail par lequel nous amenons à la conscience du malade le contenu psychique refoulé, nous l'avons appelé psychanalyse ». Il s'agit de mettre à jour « analytiquement » les motions pulsionnelles refoulées à l'origine du symptôme névrotique et d'en rendre possible la remémoration. La méthode en est la règle de libre association (*) du côté de l'analysant et la règle d'attention librement flottante (*) du côté de l'analyste.

Puis ce procédé psychanalytique est centré sur l'interprétation des rêves. Il s'agit donc d'une « nouvelle méthode de recherche et de soins » (*Untersuchungs- und Heilmethode*) « originairement désignation d'un certain procédé thérapeutique, il est devenu également le nom d'une science, celle du psychique-inconscient », constate Freud en 1925.

C'est donc à la fois « une certaine méthode de traitement des souffrances névrotiques » et « la science des processus psychiques inconscients qui est nommée, de façon aussi exacte, "psychologie des profondeurs" » (*Tiefenpsychologie*) — dimension acquise notamment par l'interprétation du rêve (*).

*** La psychanalyse, par sa dimension de praxis et de théorie, a eu un effet anthropologique bien résumé par la parabole des trois « blessures d'amour-propre » après Copernic et Darwin, qui ont montré que l'homme n'était ni le centre du cosmos ni celui du monde vivant, Freud démontre que le sujet est satellisé par un inconscient pulsionnel la psychanalyse amène à cesser de le mé-connaître.

Réf. « *Psychanalyse* » et « *théorie de la libido* », 1923.

Psy. 29-42 Mét. 5 IMF. 16-17

Psychose (*Psychose*)

* Cette catégorie psychopathologique définit en psychiatrie un trouble profond de l'identité et de la fonction de la réalité. On y réfère la paranoïa, la schizophrénie, la manie et la mélancolie. Chez Freud la psychose se manifeste par un rejet de la réalité sous l'effet de la revendication pulsionnelle et la recréation d'une réalité par le délire.

** À l'origine, il est révélateur que Freud déchiffre la psychose du côté du *refoulement*, comme la névrose. Freud élabore la notion de psychose à travers celle de « névrose narcissique » — symétrique de la « névrose de transfert » ou névrose (*) proprement dite — notion qu'il applique en particulier à la *mélancolie*. Il souligne néanmoins que, dans le cas de la psychose, la représentation est rejetée radicalement et que se produit une « altération du Moi » sous l'effet de l'idée délirante.

C'est à propos du cas Schreber que Freud présente sa percée propre sur la question de la psychose. Le rejet de la motion homosexuelle produit une rétraction de la libido sur le Moi le *délire* apparaît comme la tentative de reconstruction du monde.

La schizophrénie atteste que la « représentation de mot » est traitée comme « représentation de chose ».

Dans la psychose, la réalité est « rejetée » sous la pression pulsionnelle, mais celle-ci demande à être réadmise, ce qui donne lieu au délire. Mécanisme symétrique de celui de la névrose (*).

*** Le sujet psychotique témoigne, par son effondrement subjectif même, du rapport à une réalité impossible, qu'il s'agit de reconstruire par le délire. Il témoigne donc d'une vérité forclosée.

Réf. *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa décrite autobiographiquement* 1911 ; *Deuil et mélancolie*, 1916.

Psy. 340-341 **Mét.** 89 **IMF.** 74-76

Pulsion (*Trieb*)

* La pulsion est une *poussée* (sens littéral de *Trieb*) psychique qui a sa *source* dans une zone corporelle, dont le *but* est de mettre fin à la tension ainsi créée, au moyen d'un *objet*.

Cette définition peut s'explicitier par la prise en compte de chacune de ses composantes. Par poussée (*Drang*), Freud entend « le facteur moteur, la somme de force ou la mesure d'exigence de travail qu'elle représente ». La source (*Quelle*) désigne « tout processus somatique dans un organe ou une partie du corps dont l'excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion ». Le but (*Ziel*) est « la satisfaction qui ne peut être atteinte que par la suppression de l'état d'excitation à la source pulsionnelle ». L'objet (*Objekt*) est « ce à quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but ».

** Si la pulsion évoque l'instinct, elle s'en distingue par quelques traits décisifs.

Les « objets » et les « sources » en sont variables, puisque conditionnés par le devenir libidinal [cf. libido (*)]. La pulsion est éminemment « partielle ».

D'autre part, il faut souligner que « quelque chose dans la pulsion sexuelle n'est pas favorable à la satisfaction » — ce qui fait entrer la pulsion sexuelle en contradiction avec l'idée de satisfaction instinctive. La pulsion est une poussée *constante* — susceptible de se réactiver en permanence — dont les objets varient.

Enfin, elle est donc bien de nature psychique et trouve son expression psychique sous forme de représentation(s) (*) et d'affect(s) (*). Corrélativement, la pulsion trouve sa signification en ses « destins », dont le principal est le refoulement (*) cf. également le « retournement dans le contraire », le « renversement sur la personne propre » et la sublimation (*). Sa nature mixte exige pourtant un examen que reflètent les définitions successives, à partir de ce constat que la pulsion est caractérisable comme « une excitation (*Reiz*) pour le psychique ».

Une avancée importante est celle de « transpositions pulsionnelles », qui montrent que les « pulsions partielles » peuvent fonctionner

comme « équivalents », d'après une « équation symbolique » entre « objets partiels ».

Freud ne multiplie pas les pulsions au-delà des pulsions fondamentales, il postule une pulsion d'emprise — présexuelle — et une pulsion de destruction ou d'agression qui se ramène à une forme de la pulsion de mort (*).

*** La pulsion peut être considérée comme le « concept fondamental » (*Grundbegriff*) de la théorie psychanalytique à ce titre, la « doctrine pulsionnelle » (*Trieblehre*) constitue le noyau de la métapsychologie (*). Il est arrivé à Freud de présenter sa théorie pulsionnelle comme la « mythologie » de la psychanalyse façon de la présenter comme l'originare.

Réf. *Pulsions et destins des pulsions*, 1915.

Psy. 387-398 Mét. 34-40 IMF. 166-168

Pulsion de mort (*Todestrieb*)

* Néologisme créé par Freud (1920), par accolement du terme *Tod* (mort) au terme *Trieb* (pulsion), en soi paradoxal, puisque la notion de pulsion (*) semble impliquer un mouvement vital de satisfaction. La pulsion de mort désigne un principe de déliaison actif dans la psyché et s'exprimant par un « au-delà du principe de plaisir ». Les pulsions de mort s'opposent aux pulsions de vie et définissent ainsi le centre de gravité du conflit (*).

** C'est à partir de faits cliniques paradoxaux, au regard même de la théorie psychanalytique, que Freud met en évidence un « au-delà du principe de plaisir ». L'emblème en est fourni par le jeu, observé par Freud sur un enfant (son propre petit-fils) qui, au moment du départ de sa mère, lance une bobine sous le lit, de façon qu'elle se trouve difficile à récupérer, avec un *Fort* (« là bas », « loin »), puis la récupère avec un *Da* (« voilà »), avant de répéter cette espèce d'épreuve. Cette répétition d'une séquence éprouvante suggère une tout autre logique que celle du principe de plaisir. Freud fait un rapprochement avec les névroses traumatiques, où le sujet ne cesse de répéter l'expérience déplaisante, non seulement pour « abrégier » l'affect,

mais comme par une attraction. Ces faits consistent dans la répétition d'expériences déplaisantes — ce qui s'unifie autour du concept de *compulsion de répétition*, illustré exemplairement par les « névroses de destinée ». Cela ouvre la voie à une spéculation qui requiert la biologie il y aurait lieu de soupçonner que, la vie n'étant à l'origine qu'un bref état entre deux états de mort, la psyché reste travaillée par cette force qui tend à rétablir un état antérieur.

Le *masochisme originnaire* est particulièrement révélateur de cette tendance létale.

Il faut relever que la *régression*, si importante dans la théorie de la libido (*), trouve son explication métapsychologique avec la désin- trication entre pulsions de vie et pulsions de mort.

L'agressivité apparaît comme l'expression de la « pulsion de destruction », cette partie de la pulsion de mort détournée vers le monde extérieur.

*** C'est là peut-être la notion la plus révolutionnaire de Freud, dans la mesure où il place une force mortifère au principe même du désir humain. Cela ne fait pas pour autant de la mort « le but de la vie » (Schopenhauer) il s'agit d'un « alliage » où Eros et Thanatos travaillent au cœur du désir.

Réf. *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

Psy. 437-444, 699-701 Mét. 73-74

Réalité psychique (*Psychische Realität*)

* Cette notion désigne, par opposition à la réalité proprement dite « matérielle » ou pratique », l'étoffe psychique des formations, en particulier inconscientes rêves, symptômes et fantasmes.

** Cette notion semble analogique, puisqu'une « réalité psychique » semble nommée d'après « la réalité proprement dite ». C'est pourtant l'« autre scène » qui est là désignée, celle qui possède une réalité propre et fournit le tissu de toutes les productions psychiques. « Les fantasmes possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle ». Plus fondamentalement « dans le monde des névroses, c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant ».

La cause en est le rôle prépondérant de la réalisation de désir (*) dans les formations inconscientes.

L'énamoration (*Verliebtheit*) a pouvoir de réaliser la réalité psychique, en mettant le fantasme en consonance avec un objet réel.

*** La psychanalyse s'avère modifier la notion de réalité, non en la « psychologisant » mais en faisant droit en sa consistance propre à cette réalité créée par le conflit psychique.

Réf. *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1917

Mét. 70-71

Refoulement (*Verdrängung*)

* Le terme, employé déjà avant Freud (Herbart, Griesinger) est rédéfini par la métapsychologie comme l'action psychique par laquelle le représentant pulsionnel, sous l'effet d'une censure liée à un interdit, est maintenu à distance de la conscience — à ce titre opérateur majeur du conflit psychosexuel.

Freud met cette notion en exergue en soulignant que « la théorie du refoulement est la pierre d'angle sur laquelle repose tout l'édifice psychanalytique et même la pièce la plus essentielle de celui-ci.

** Action psychique, le refoulement est aux yeux de Freud un événement originaire. Ainsi parle-t-il de « refoulement organique » et en souligne-t-il le caractère olfactif tout commence avec un certain objet dont le sujet détourne son odorat, depuis que, par sa position debout, l'homme est sorti de l'animalité.

Le refoulement est au sens strict l'un des destins pulsionnels [cf. pulsion (*)]. Mais on peut le tenir pour le destin principal et fondamental de la pulsion.

Il postule une forme qui constitue l'événement même du refouler, sous le terme refoulement originaire (*Urverdrängung*), acte par lequel s'opère la fixation du « représentant-représentation » de la pulsion. Ce n'est qu'ensuite que le refoulement proprement dit s'exerce, dans l'*après-coup*, sur « les rejets psychiques de la représentation refoulée », ce qui donne lieu au retour des « rejets » du

refoulé. La temporalité du refoulement est donc proprement rétro-active. Freud en a établi l'effet à travers les réminiscences, cause de la symptomatologie hystérique.

*** Au-delà de son usage galvaudé, le terme psychanalytique de refoulement constitue une révolution considérable il signifie qu'au cœur même du sujet, œuvre une conflictualité liée à un objet interdit et à l'objet *de* l'interdit — littéralement « inoubliable ».

Réf. *Le refoulement*, 1915.

Psy 407-411 **Mét.** 41-47 **IMF.** 106

Répétition (Compulsion de) (*Wiederholungszwang*)

* L'expression accole la notion de répétition, qui désigne la répétition (d'un acte), avec le terme « compulsion » (*Zwang*) — terme qui signifie littéralement « contrainte ». Il s'agit de la tendance vécue comme incoercible à répéter des actes, sous forme impulsive.

** C'est dans le cadre de la névrose obsessionnelle que ce caractère compulsif et répétitif prend tout d'abord relief (ritualisation).

La cure analytique met en évidence, à côté du « remémorer », le « répéter » — Freud soulignant que le sujet répète *au lieu de* se souvenir.

On sait le rôle que joue la répétition dans l'inquiétante étrangeté (*) c'est donc une figure *unheimlich* du refoulé.

La compulsion de répétition prend toute sa portée avec l'introduction de « l'au-delà du principe de plaisir » et, au-delà, de la pulsion de mort (*). Il apparaît en effet que des sujets, dans diverses situations, répètent des situations désagréables (« névroses de destinée »). Le trauma se manifeste par une répétition mortifère (cf. les « rêves de punition »).

*** Freud introduit, sur le fondement de la clinique, une dimension de répétition, qui scande la vie psychique inconsciente.

Réf. *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

Psy 437 **Mét.** 73

Représentation (*Vorstellung*)

* Désigne ce par quoi un objet est présent à l'esprit, c'est-à-dire la perception ou l'image mentale, re-présentation. Le terme *Vorstellung* a été employé dans la psychologie scientifique allemande, en symétrie du terme *Affekt* [affect (*)]. Il s'agit de l'un des deux éléments qui « représentent » la pulsion, sous forme d'investissement ou liaison.

Celle-ci peut se définir comme une image (mentale) de la « chose », qu'elle-même s'inscrit comme *trace* dans la psyché.

** Dès ses premiers textes sur les aphasies, Freud distingue la « représentation de chose » (*Sachevorstellung*) et la « représentation de mot » (*Wortsvorstellung*), qui demeurera une référence de sa métapsychologie.

Au plan *économique*, la représentation, dans la mesure où elle exerce une activité de liaison, représente un investissement — en contraste de l'affect (*) qui équivaut à une décharge.

Au plan *topique*, l'inconscient (*) et le conscient (*) peuvent se définir en termes de représentations « La représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation de mot afférente, la représentation inconsciente la représentation de chose seule ». Ce point engage toute la théorie du devenir-conscient.

*** On notera que la psychanalyse s'adosse à un « représentationisme » — ce qui confirme que l'Inconscient n'est pas quelque au-delà de toute représentation.

Mét. 38-39 IMF. 65-83, 102

Rêve (*Traum*)

* Tandis qu'il désigne couramment la production nocturne pendant l'état de sommeil ou une représentation chimérique, le rêve désigne chez Freud une formation issue d'un travail psychique inconscient, interprétable comme la réalisation (déguisée) d'un désir (refoulé).

** Avec Freud, le rêve devient un « objet » qui, « après interprétation, livre son sens », rigoureusement immanent au désir du rêveur. Il

illustre de façon paradigmatique la réalisation ou « remplissement » de souhait-de-désir (*Wunscherfüllung*) et constitue à ce titre rien moins que « la voie royale de l'interprétation de l'inconscient ».

Le sommeil rend possible une régression qui permet à une pensée de désir, entrevue dans un « reste diurne », de trouver, au-delà de la *censure*, une forme d'expression.

Cela suppose un travail du rêve (*Traumarbeit*) « production des pensées du rêve et « transformation en contenu (manifeste) du rêve ». Celui-ci réside dans la traduction de la « pensée latente » en « pensée manifeste » — au moyen de la *symbolique* — que l'interprétation retraduit. Le travail du rêve s'opère au moyen

– des mécanismes de condensation (*Verdichtung*) — par laquelle plusieurs représentations ou des images sont condensées en une seule — et de déplacement (*Verschiebung*), par lequel l'investissement se trouve « déplacé » d'une représentation à l'autre ;

– de la prise en compte de la figurabilité (*Rücksicht auf Darstellbarkeit*), qui fait que la représentation doit se conformer à la mise en images ;

– de l'élaboration secondaire (*sekundäre Bearbeitung*), « remaniement » par lequel la « pensée du rêve » est transformée.

S'il est donc essentiel de ne pas confondre le rêve avec son « contenu manifeste », il est illégitime de l'identifier à son « contenu latent »

Freud avertit l'analyste interprète de rêve de ne pas « surestimer le mystérieux inconscient ».

L'introduction du narcissisme (*) permet de saisir la dialectique entre la rétraction du Moi dans le sommeil et le travail de l'objectalité dans la formation onirique, qui vient en troubler le programme...

La prise en compte des « rêves traumatiques » permet, sans récuser le principe fondateur de la « réalisation de désir », de prendre en compte une compulsion de répétition, qui confirme « l'au-delà du principe de plaisir » et les effets de la pulsion de mort (*).

*** Cette simple formule de réalisation de désir déguisée en montre la portée le rêve n'est ni simple évasion nocturne, ni divagation cérébrale, ni révélation surnaturelle. Il contient, comme formation psychique inconsciente, le travail nocturne du désir du rêveur. Freud

fait du rêve le paradigme de la formation inconsciente, dont le sens n'est pas l'Inconscient, mais l'entre-deux de la pensée du rêve et du contenu manifeste. Il est proprement « l'autre scène » inconsciente.

Réf. *L'interprétation des rêves*, 1900.

Psy 144-141, 203-210, 400-403 Mét. 45 IMF. 131

Scène originaire (*Urszene*)

* Terme composé du mot *Szene* et du préfixe *Ur-*, qui désigne l'originaire ou le primitif. La scène est le lieu de la représentation (*Bühne*, *Schauplatz*). Il s'agit de la scène trouvée dans le récit du sujet névrosé — explicitement ou par bribes — d'un traumatisme sexuel dans lequel le sujet fut impliqué enfant, soit comme spectateur — spectacle du coït parental — soit comme cible — scène de séduction émanant d'un adulte.

** La mise à jour de ces scènes a joué un rôle décisif dans la découverte de la « source du Nil » de la psychopathologie, marquant « la naissance de la psychanalyse ». La question de la *réalité* de la scène s'est ensuite posée dramatiquement à Freud. Après en avoir affirmé la valeur causatrice réelle, comme pièce maîtresse de l'*étiologie sexuelle* de la névrose, il en expérimente le caractère « dubitable », voire fictif, comme l'indique la lettre à Wilhelm Fliess du 21 septembre 1897 où il exprime son scepticisme sur sa propre *neurotica* (théorie des névroses). Loin de retirer son importance à la scène originaire, cette auto-critique permet de mettre à jour la portée fantasmatique de ces scènes, au-delà de la véracité des scènes traumatiques — dont la réalité matérielle peut être par ailleurs avérée. L'essentiel est la *réalité psychique* de ces scènes et, plus radicalement, la résonance et la signification qu'elles ont pour le complexe d'Œdipe (*). La scène originaire prend sa signification comme couverture pour un *fantasme* œdipien.

Il y a ainsi un lien profond au fantasme (*) et, corrélativement entre scènes originaires et *fantasmes originaires*, dont les objets se correspondent : séduction, castration notamment.

La notion de scène originaire et ses entours contient et symbolise en quelque sorte les questions majeures de l'inconscient : lien entre originaire et sexuel, rapport du sujet à l'autre, désir et réalité.

Psy. 121-125, 313-315 **IMF.** 94-95

Sexualité (*Sexualität*)

* Sous ce terme, Freud pense, au-delà de la fonction de reproduction et du registre génital, l'ensemble des manifestations qu'il regroupe sous le néologisme « psychosexualité », soit la « fonction sexuelle » psychique inconsciente.

** C'est la prise en compte des perversions sexuelles, puis la clinique des névroses qui ont mené à l'idée d'*étiologie sexuelle*. Celle-ci met sur la piste de la vie sexuelle infantile (pré-génitale). C'est donc la notion d'un développement biphasique de la « fonction sexuelle » — infantile et pubertaire — qui révolutionne le concept de la sexualité.

Le sexuel est le lieu du secret — « les hommes ont, tous, coutume de voiler la vérité dans les choses sexuelles — et du refoulement (*).

Le sexuel est l'enjeu et le lieu du conflit : les pulsions sexuelles s'étaient sur les pulsions d'auto-conservation, mais s'y opposent dans le conflit Faim/Amour. Par ailleurs, les pulsions sexuelles s'opposent aux pulsions de mort.

*** Il y a lieu de réviser le lieu commun réduisant la psychanalyse à un « pansexualisme », c'est-à-dire ramenant toutes les aspects de l'être et de l'agir humains au « mobile sexuel », lui-même défini peu ou prou comme l'appétence hédonique lié au besoin biologique. Le geste freudien consiste plutôt à désigner « le sexuel » comme lieu stratégique et, au sens propre, symptomatique, de la conflictualité psychique.

Réf. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905.

Psy. 119-121, 269-271 **Mét.** 36 **IMF.** 84-113

Sublimation (*Sublimierung*)

* Ce terme désigne en chimie la transformation directe d'un corps de l'état solide à l'état gazeux. De cette origine, il conserve le caractère à la fois « élevé » — que l'on entend dans l'idée de « sublime » — et volatile.

Il s'agit en psychanalyse de la transformation du but de la pulsion, originellement sexuel, en but non sexuel, qui permet sa dérivation vers des objets culturels et socialement valorisés.

** La sublimation est l'un des principaux destins de la pulsion (*) il comporte « un certain mode de modification du but » et, corrélativement, d'« échange de l'objet ».

Il est notable que la sublimation n'ait pas fait l'objet d'une élaboration métapsychologique achevée c'est le nom pour le devenir non-sexuel de la pulsion, en son fond sexuelle.

*** Cette notion semble un pont, fragile et nécessaire, entre l'explication apparemment réductionniste par la sexualité et le dégagement d'un espace de jeu en son genre « créatif ».

Psy. 397-398 **Mét.** 103

Sujet (*Subjekt*)

* Plutôt qu'une notion spécifique, ce terme, récurrent, désigne une fonction déterminante — à l'instar de la fonction de l'objet (*). Mais, contrairement à ce dernier terme, qui se met en place d'emblée, ce n'est que progressivement que le mot sujet s'impose chez Freud. Le sujet désigne la première personne, en sa fonction grammaticale, mais aussi métaphysique, essence ou condition transcendante. Chez Freud, il s'agit d'une fonction métapsychologique.

** La théorie de la libido restait centrée sur l'objectalité. C'est avec l'introduction du narcissisme (*) et le déplacement sur la position du « Moi » qu'apparaît la notion de « sujet narcissique ». Le « Moi » est identifié au sujet. Surtout, parallèlement à la notion de clivage du Moi (*), le terme sujet est reconnu.

*** Alors même que l'usage du mot et de la notion de sujet est parcimonieux chez Freud, la portée majeure de la psychanalyse pourrait être une repensée du sujet, par l'introduction de la dimension inconsciente. La notion freudienne n'a nullement l'homogénéité de la catégorie philosophique de sujet, mais n'en a pas moins un effet de déflagration par rapport à la problématique du sujet — comme théorie du *Moi*, du *narcissisme* et du *clivage*.

Réf. *Le clivage du Moi dans le processus de défense*, 1937
Nouvelles conférences de psychanalyse, 1933.

Psy. 445-456 **Mét.** 78-79 **IMF.** 239-264

Surmoi (*Überich*)

* Néologisme freudien introduit en 1923 pour désigner une instance révélée par la « décomposition de la personnalité psychique ». Il s'agit d'« une partie du Moi » qui « s'oppose à l'autre, la juge de façon critique et pour ainsi dire la prend pour objet — ce qu'indique la métaphore désignant ce qui est « au-dessus » (*über*) du Moi (*ich*), donc le supervise, le contrôle et le censure. C'est au cours de la genèse du complexe d'Édipe (*), au moment de l'intériorisation de l'interdit sous la pression du complexe de castration (*), que cette structure se constitue. C'est de lui qu'émane le sentiment inconscient de culpabilité (*), mais il s'agit aussi d'une forme d'« identification (*) réussie avec l'instance parentale ».

** Le Surmoi est connu en quelque sorte pour sa fonction de police et de jugement sur les pensées et activités du Moi (*). De fait, ce qui vient au premier plan, c'est sa fonction d'une part d'« auto-observation », d'autre part de représentant des « idéaux » — l'« idéal du Moi » étant présenté comme l'autre nom du Surmoi. Il ne faut pas méconnaître néanmoins sa fonction d'« autoconsolation », manifestée notamment dans « l'humour ». Par ailleurs, dans la mesure où le Surmoi surveille et censure les tentations pulsionnelles du Moi, il est en prise sur le Ça (*), en sorte que son caractère inquisiteur participe de la violence pulsionnelle même. On se rappellera alors que le sur-

moi provient du Ça, dans la mesure où il s'est constitué comme « formation réactionnelle » contre la motion pulsionnelle.

Le Surmoi peut se révéler, comme dans la mélancolie, une « pure culture de la pulsion de mort ».

*** Cette notion, souvent assimilée à une forme de moralité, rompt en fait de façon déterminante avec la notion et les théories de la « conscience ». Alors que la conscience morale est ce principe éthique supposé requérir le renoncement, le Surmoi est l'instance qui se constitue après le premier renoncement et s'internalise. D'autre part, le Surmoi désigne non un principe, mais une « relation de structure » (*Strukturverhältnis*).

Réf. *Le Moi et le Ça*, 1923 ; *L'humour*, 1928.

Psy 433 Mét. 76-77 IMF 241

Symptôme (*Symptom*)

* Le terme emprunté au langage médical désigne le signe qui vient manifester une dysfonction, dont la cause cachée doit être identifiée, ou une lésion (organique).

En psychanalyse, le symptôme désigne une formation inconsciente, qui témoigne d'un conflit mais aussi son élaboration symbolique, donc le signe d'un conflit.

** Le symptôme est donc « symptôme de souffrance » (*Leiden-symptom*), mais réalise, comme « formation réactionnelle », « formation de compromis » et « formation de substitut » par rapport à la pulsion, un certain gain de plaisir. Il y a bien un « bénéfice du symptôme », primaire, celui qui consiste à éviter l'affrontement direct du conflit et « secondaire(s) », dans la mesure où, une fois installé, le symptôme peut représenter une « rente d'invalidité ».

D'un côté, le symptôme traduit un « rejet » de certaines pulsions éprouvées comme « mauvaises » — cela suppose l'identification du pulsionnel à un « kakon » d'un autre côté, il s'agit de maintenir, au moyen du symptôme, un rapport à la pulsion refoulée — ce qui implique la fonction du symptôme de réaliser une vie de plaisir

inconsciente, au sein même de la production morbide. Le symptôme traduit donc à la fois le rejet de pulsions et le « cabrement » contre l'interdit.

Le Moi (*), après avoir exécuté l'opération de refoulement, se charge d'un « symbole mnésique » qui vient représenter le refoulé c'est celui-ci qui *fait* symptôme.

La formule de la genèse inconsciente du symptôme est « conflit, refoulement, remplacement par une formation de compromis ». Ce modèle se précisera avec la seconde topique et la seconde théorie de l'angoisse (*) le symptôme est comparé de façon éloquente à une « luxation du Moi », c'est-à-dire ce qui, sous l'effet d'une pression pulsionnelle et/ou d'un traumatisme, fait sortir le Moi de son articulation. Le Moi finit pourtant par « s'adapter » au symptôme pour en faire une « appartenance ».

*** Le coup de force et d'audace de Freud est de faire sortir la notion de symptôme, marquée du sceau de la tradition médico-psychiatrique, de sa conception objectivante en le rapportant à ce dont il témoigne du côté du sujet. C'est, comme élément de la vie pulsionnelle, un nouage complexe entre souffrance et plaisir.

Psy. 184-185, 290-293 **Mét.** 45 **IMF.** 33-45, 209-238

Topique (*Topik*)

* Désigne l'une des trois dimensions ou « coordonnées » de la théorie psychanalytique des processus psychiques et de la présentation métapsychologique (métapsychologie (*)), soit le « point de vue » qui aborde ceux-ci à partir des lieux psychiques, désignés plus précisément comme *instances* ou *systèmes*, « provinces » de l'appareil psychique.

** Le germe de la représentation topique est constitué par l'idée de « double inscription » des traces psychiques. Cela implique la visibilité « Nous nous représentons l'appareil psychique comme un instrument composé dont nous voulons appeler les parties composantes "instances" ou, eu égard à leur visibilité, "systèmes". » Le principe

en est le suivant « Nous admettons que la vie psychique est la fonction d'un appareil psychique auquel nous attribuons une extension spatiale, une composition de plusieurs places » (selon le modèle du microscope).

Freud a représenté successivement l'appareil psychique selon une triologie d'instances inconscient — préconscient — conscient (1900), puis Moi – Ça– Surmoi (à partir de 1923).

*** Cette référence au lieu du processus psychique, en analogie à un espace, est déterminante dans l'explication métapsychologique elle signifie qu'il n'est pas possible de comprendre un phénomène psychique sans déterminer ou se représenter *où* il se passe cette différenciation spatiale fictionnée permet de saisir les modes d'inscription du processus psychique.

Réf. *L'interprétation des rêves*, 1900 ; *Le Moi et le Ça*, 1923.

Psy 377-380 Mét. 23-33 IMF 49-50

Transfert (*Übertragung*)

* Le transfert désigne le processus de déplacement, au cours de l'analyse, d'affects, venus de la « préhistoire » affective du sujet, sur la personne de l'analyste.

Les transferts sont définis à l'origine comme « reproductions des motions et fantasmes qui, lors de l'avance de l'analyse, sont éveillés et doivent être rendus conscients ». Cette répétition s'opère par « le remplacement caractéristique d'une personne antérieure par la personne du médecin ». Le transfert s'avère à la fois l'élément de résistance le plus puissant *et* l'agent thérapeutique le plus puissant d'une psychanalyse.

** Le transfert constitue un événement par essence inattendu (*untoward event*) — c'est dans la relation à l'hystérique que Freud l'a expérimenté à l'origine et le cas Dora l'a amené à le reconnaître. Il constitue une *répétition en acte* — il est question de « comportement de transfert » — animé par le retour de figures anciennes — imagos (*).

On y réexpérimente donc l'ambivalence (*) de l'attitude originaire, « mélange de relations de sentiment de nature tendre et de nature hostile » — ce qui se traduit par la double forme, positive et « négative », qui exprime « l'amour de transfert » et son envers d'hostilité. Si les transferts sont des « clichés », il faut noter qu'il s'agit de « nouvelles éditions » ou « néo-élaborations », en sorte que le transfert est, sous la pression de la répétition, création et réouverture de l'histoire du sujet.

Le transfert, héritier de la *suggestion*, exprime la dépendance infantile ; mais par ailleurs, il permet la « perlaboration » des résistances et est à ce titre un élément majeur du « succès ». Si le transfert s'impose dans toute relation humaine, si par ailleurs « une analyse sans transfert est une impossibilité », il est, dans l'analyse, l'opérateur propre à faire émerger la vérité même du sujet.

Freud situe le « contre-transfert » comme « l'influence du malade sur le sentir inconscient du médecin ».

*** Terme distinctif de la relation analytique, le mot transfert contient en même temps un renouvellement de la conception de l'amour en sa dimension inconsciente, comme *lien* et *acte*.

Réf. *Fragment d'un cas d'hystérie*, 1905 ; *La dynamique du transfert*, 1912.

Psy. 471-472, 474-475, 506-511 **Mét.** 94 **IMF.** 157

Sommaire

Acte (mise en) (<i>Agieren</i>)	11
Affect (<i>Affekt</i>)	12
Ambivalence (<i>Ambivalenz</i>).....	14
Amour (<i>Liebe</i>)	15
Angoisse (<i>Angst</i>).....	16
Association (libre) (<i>freie Assoziation</i>)	17
Attention également flottante (<i>gleichschwebende Aufmerksamkeit</i>)	19
Ça (<i>Es</i>)	20
Clivage du Moi (<i>Ichspaltung</i>).....	20
Complexe de castration (<i>Kastrationskomplex</i>)	22
Complexe d'Œdipe (<i>Ödipuskomplex</i>).....	23
Conflit (<i>Konflikt</i>)	25
Conscience / Conscient (<i>Bewusstsein / Bewusst</i>)	26
Construction (<i>Konstruktion</i>)	28
Culpabilité (Sentiment de) (<i>Schuldgefühl</i>)	29
Défense (<i>Abwehr</i>)	29
Dénégation (<i>Verneinung</i>).....	30
Déni (<i>Verleugnung</i>)	31
Désir (<i>Wunsch</i>)	32
Dynamique (<i>Dynamik</i>).....	33
Économie (<i>Economie</i>)	34
Fantasme (<i>Phantasie</i>)	34
Identification (<i>Identifizierung</i>).....	36
Imago (<i>Imago</i>)	37
Inconscient (<i>Unbewusste</i>)	38

Inquiétante étrangeté (<i>Unheimliche</i>)	40
Libido (<i>Libido</i>)	41
Métapsychologie (<i>Metapsychologie</i>)	42
Moi (<i>Ich</i>)	43
Narcissisme (<i>Narzissismus</i>)	45
Névrose (<i>Neurose</i>)	46
Objet (<i>Objekt</i>)	47
Perversion (<i>Perversion</i>)	48
Phobie (<i>Phobie</i>)	49
Plaisir (Principe de) (<i>Lustprinzip</i>).....	50
Psychanalyse (<i>Psychoanalysis</i>).....	51
Psychose (<i>Psychose</i>)	53
Pulsion (<i>Trieb</i>)	54
Pulsion de mort (<i>Todestrieb</i>)	55
Réalité psychique (<i>Psychische Realität</i>).....	56
Refoulement (<i>Verdrängung</i>).....	57
Répétition (Compulsion de) (<i>Wiederholungszwang</i>).....	58
Représentation (<i>Vorstellung</i>)	59
Rêve (<i>Traum</i>)	59
Scène originaire (<i>Urszene</i>).....	61
Sexualité (<i>Sexualität</i>)	62
Sublimation (<i>Sublimierung</i>)	63
Sujet (<i>Subjekt</i>).....	63
Surmoi (<i>Überich</i>).....	64
Symptôme (<i>Symptom</i>).....	65
Topique (<i>Topik</i>)	66
Transfert (<i>Übertragung</i>)	67

- Freud, La philosophie et les philosophes*, PUF, 1976 « Quadrige », n°180, 1995.
- Marxisme et théorie critique* (en collaboration avec G. Raulet), Payot, 1978.
- Marx et la répétition historique*, PUF, 1978 « Quadrige », n°281, 1999.
- Présentation, traduction et commentaire de l'Intérêt de la psychanalyse de S. Freud*, Retz, 1980.
- Freud et Nietzsche*, PUF, 1980, 1982 « Quadrige », n°257, 1998.
- Introduction à l'épistémologie freudienne*, Payot, 1981, 1990.
- Présentation et commentaire de L'Homme machine* de La Mettrie, Denoël-Gonthier, 1981 (rééd. Gallimard, « Folio », 1999).
- Présentation et commentaire de De l'origine des sentiments moraux* de Rée, PUF, 1982.
- Freud et la femme*, Calmann-Lévy, 1983, 1993 Payot, 1995.
- L'entendement freudien*. Logos et Aanké, Gallimard, 1984.
- Édition critique de *Pour une évaluation des doctrines de Mach* de Robert Musil, PUF, 1985.
- L'École de Franfort*, PUF, « Que sais-je ? », n°2354, 1987, 1990, 2001.
- Freud et Wittgenstein*, PUF, 1988 « Quadrige », n°206, 1996.
- Le Pervers et la femme*, Anthropos/Economica, 1989, 1996.
- Le freudisme*, PUF, « Que sais-je ? », n°2563, 1990 « Quadrige », 2001.
- Le couple inconscient. Amour freudien et passion postcourtoise*, Anthropos/Economica, 1992.
- Introduction à la métapsychologie freudienne*, PUF, « Quadrige », n°151, 1993.
- Freud et les sciences sociales. Psychanalyse et théorie de la culture*, Armand Colin, « Cursus », 1993.
- Le fétichisme*, PUF, « Que sais-je ? », n°2881, 1994.
- Leçons psychanalytiques sur le regard et la voix*, Anthropos/Economica, 1995, 2 vol., 2^e éd. 2001, 1 vol.
- Littérature et psychanalyse. Freud et la création littéraire*, Ellipses/Marketing, 1996.
- Leçons psychanalytiques sur Corps et symptôme*, Anthropos/Economica, 1998, 2 vol.
- Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, Anthropos/Economica, 1999.
- La métapsychologie*, PUF, « Que sais-je ? », n°3581, 2000.
- Leçons psychanalytiques sur les phobies*, Anthropos/Economica, 2000.